VOLUME VI — WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 31 JUILLET 1918 — NUMERO 12

Adresser toute correspondance à
"LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD.
61 rue McDermot
Téléphone Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

St-Boniface en célèbre le centenaire jeudi dernier. Il coïncide avec le jubilé sacerdotal de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau et le cinquième anniversaire de son élévation à l'épiscopat Date dans l'histoire de l'église.

1818 — 1918

ARRIVEE DE MONSEIGNEUR PROVENCHER A LA RIVIERE ROUGE

Imposante cérémonie religieuse. Sermon par Monseigneur Mathieu de Regina. Adresses par le clergé, les citoyens de Saint-Boniface et l'Union Métisse. Reponses éloquentes par Sa Grandeur Monseigneur A. Béliveau.

L'Eglise de Saint-Boniface célébrait, jeudi dernier, le centenaire de l'arrivée de Mgr Provencher au Manitoba, le jubilé sacerdotal de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau et aussi le cinquième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Les circonstances douloureuses et pénibles que créent la guerre ne permettaient pas une grande célébration à laquelle eut participé toute l'Eglise canadienne. Néanmoins on ne pouvait pas laisser passer inaperçu pareil événement. Aussi fut-il l'objet d'une belle manifestation religieuse. Son Honneur le Maire de Saint-Boniface avait fixé à jeudi le congé civique annuel de Saint-Boniface. NN. SS. Legal, archevêque d'Edmonton, Mathieu, archevêque de Regina, Sinnott, archevêque de Winnipeg, McNally, évêque de Calgary, Budka, évêque des Ruthènes, Mgr Cherrier, P.A., M. l'abbé Blair, second vicaire-général de l'archidiocèse de Winnipeg, le R. P. Beys, O.M.I., provincial des Oblats, le supérieur des Trappistes, le R. P. Féré, S.J., recteur du collège de Saint-Boniface, et un très nombreux clergé de tout le Manitoba sont venus rendre hommage au fondateur de l'Eglise de l'Ouest. En dépit de la température maussade et pluvieuse, la cathédrale de Saint-Boniface, nefs centrale et latérales et jubés, était remplie comme aux jours des plus grandes manifestations religieuses.

Sa Grandeur Monseigneur Béliveau officia pontificalement. Prêtre assistant, Mgr Dugas; diacre d'honneur, le R. P. Féré, S.J., recteur du Collège de Saint-Boniface; sous-diacre d'honneur, le R. P. P. Magnan, O.M.I. Le clergé et les enfants de choeur allèrent chercher Sa Grandeur Monseigneur à l'Archevêché. M. l'abbé Kwakman, curé de la paroisse belge, portait la croix. Le R. P. Dandurand, O.M.I. qui aura cent ans le printemps prochain, à la fois le premier Oblat canadien et le plus vieux prêtre de l'univers, occupait un siège dans le choeur.

Sa Grandeur Monseigneur Mathieu, archevêque de Regina, prononça le sermon. En voici le texte complet:

Il y a vingt-cinq ans, notre digne archevêque, couché sur le pavé du sanctuaire, les lèvres dans la poussière, les yeux en pleurs, le coeur dans l'extase, entendait Dieu lui-même lui dire: "tu es sacerdos in aeternum: tu es prêtre à jamais", et enivré de bonheur, le jeune lévite répondit: et vous, mon Dieu, vous êtes mon précieux héritage: haereditas mea praeclara est mihi." Ce jour-là votre archevêque acceptait en tremblant mais en aimant cette couronne du sacerdoce qui a ses épines comme celle de Jésus-Christ mais qui n'ensanglante le front de l'homme que pour la gloire des hommes et pour l'amour de Dieu.

Plusieurs fois avant ce jour mémorable dans sa vie, Mgr l'Archevêque, agenouillé au pied de son crucifix, avait regardé à travers ses larmes les mains de Jésus percées pour l'amour des hommes, ses lèvres avaient rencontré les clous qui attachent ses pieds à la croix, sa main s'était placée sur la plaie de son coeur et il lui avait semblé que Dieu l'appelait à partager cet amour; il avait cru entendre cette grande voix qui suscita Samuel et, comme le Prophète, il avait répondu avec enthousiasme: "Seigneur, me voici." A la fleur de l'âge, au printemps de la vie, quand le monde le berçait de ses plus douces illusions, il renonçait à tout pour se donner au salut d'âmes qu'il ne connaissait pas mais qu'il aimait tendrement parce qu'il les voyait couvertes du sang de son Dieu.

Ce jour-là Mgr Béliveau devenait prêtre; il n'était plus alors une personne, il était une chose et cette chose était à Dieu. En faisant le sacrifice de sa vie, il éprouva une joie qui donne l'idée de celle qui attend le saint-prêtre au ciel. Il comprit l'honneur d'être ainsi associé à Dieu dans l'oeuvre de sa Providence.

Quel honneur en effet pour un homme que celui de pouvoir commander à Dieu, l'obliger à pardonner le coupable et à répandre ses grâces sur le pénitent qui l'a offensé!

Quel honneur que celui de passer sa vie à connaître la vérité et à propager son règne dans le monde!

Quel honneur d'avoir pour mission de diriger les âmes, de les fortifier, de les élever, de les rendre pures, de les sauver!

Quel honneur surtout de pouvoir dire la sainte messe! C'est en voyant le prêtre à l'autel qu'on comprend sa haute dignité. Il est là comme Moïse sur la montagne afin de prier pour ses frères; il est là pour renouveller Nazareth et Bethlehem, le Cénacle et le Calvaire, pour obliger à descendre au milieu des hommes Celui qui un jour tomba du ciel dans une crèche pour s'en aller mourir sur une croix.

Quel honneur que celui de sentir ainsi la toute puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles, de tressaillir à ce contact divin, de pouvoir, non pas une fois mais des centaines de fois, mais chaque jour de sa vie, apaiser sa faim, étancher sa soif au pain du corps de Jésus et au vin de son sang!

Cet honneur est si grand qu'un saint disait: "Si je rencontrais sur mon chemin un ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre et ensuite l'ange."

Cet honneur est si grand que saint Denis l'Aéropagite s'écriait: "O prêtres de la Nouvelle Loi, vous êtes plus grands que les anges; car pour créer un ange, il a suffi à Dieu de le vouloir; mais pour faire un prêtre qui put l'immoler chaque jour, il lui a fallu se faire homme et mourir."

Depuis vingt-cinq ans, Mgr Béliveau a trouvé son bonheur à s'occuper de celui des autres, se rappelant toujours que seules les bonnes actions qui les remplissent font la longueur et la valeur des jours, se considérant toujours comme un fermier du Christ et ne portant intérêt qu'à la moisson qu'il était chargé de récolter et d'enjaveler pour son Maître.

Il s'est montré tellement digne du grand honneur dont Dieu l'avait enveloppé au jour de son ordination que Notre Saint Père le Pape, à la demande du regretté Mgr Langevin, voulut l'appeler, il y a cinq ans, à la plénitude du sacerdoce.

Votre digne archevêque n'avait jamais ambitionné l'honneur de l'épiscopat, car il savait que cet honneur cache bien des sueurs invisibles et bien de secrètes angoisses. Il savait que le bonheur sur la terre ne se trouve pas dans les brillantes positions, que le brin d'herbe qui pousse au pied du chêne et qui trouve entre ses racines la goutte d'eau qu'il lui faut pour se nourrir et le rayon de soleil qui l'épanouit, est cent fois plus heureux que l'arbre géant dans les rameaux duquel s'engouffrent les orages. La destinée du brin d'herbe le charmait; il n'enviait pas celle du chêne, et c'est celle-là que Dieu lui a donnée. C'est Dieu qui l'a chargé de diriger cet important archidiocèse; c'est Dieu qui lui a donné cette oeuvre à faire; c'est Dieu qui la fait pour lui tout en la faisant par lui; car il fait toujours nos affaires quand nous faisons les siennes.

Cette lourde charge de l'épiscopat, Mgr Béliveau l'a acceptée et, ce jour-là, il dit à Dieu pour la deuxième fois:

"Je remets entre vos mains ce que j'aime,
"Ce qu'un jour m'a donné, ce qu'un jour me prendra;
"Le passé, l'avenir et les miens et moi-même
"Pour en faire, ô mon Dieu, ce qu'il vous plaira."

Il entendit Dieu lui dire: "Habe fiduciam in Domino in toto corde tuo et ne innitaris prudentiae tuae. In omnibus viis tuis cogita illum et ipse diriget gressus tuos: ayez confiance en Dieu de tout votre coeur et ne vous appuyez pas sur votre prudence; pensez à Lui dans toutes vos voies et il conduira lui-même vos pas." (Prov. III)

Dieu nous a permis de voir votre archevêque à l'oeuvre ici, de reconnaître le bien que son zèle lui a permis de faire, de semer dans le champ que la Providence et ses distingués prédécesseurs lui ont préparé.

Tout pénétré de l'amour divin, il a toujours cherché en Dieu seul l'inspiration de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses démarches, afin que tous ses actes fussent uniquement animés du désir de procurer la gloire de Dieu et le bien des fidèles remis à ses soins.

Sans doute il a rencontré des difficultés à surmonter; car la vie de tout évêque est rude et la croix qu'il porte est lourde, mais il a les qualités voulues pour suivre sans peur ni faiblesse la voie du devoir. Puis il sait qu'il sert un Maître économe qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de ses sueurs qu'une goutte de ses rosées. Il écoute et il entend le "Noli timere", cette parole que Jésus disait à Simon-Pierre et qu'il adresse à tous ceux qui, en présence de la difficulté des devoirs à remplir, pourraient être tentés de s'alarmer. Il sent Dieu à ses côtés pour le soutenir, le consoler, l'éclairer, pour donner à ses oeuvres la fécondité.

Il voit autour de lui des prêtres, des religieux dont il connaît la piété, le zèle, le talent et qui l'aident, par une coopération active, à porter le poids de sa lourde charge, des prêtres, des religieux qui ne lui font sentir de l'autorité que les douceurs, jamais les épines.

Puis pour le consoler, pour l'encourager, il a les exemples que lui ont laissés ses distingués prédécesseurs, surtout les exemples de celui dont il veut rappeler aujourd'hui la venue dans ce cher Ouest canadien.

C'est Lord Selkirk, avec les membres les plus influents de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui fit les plus instantes démarches auprès de Mgr Plessis, évêque de Québec, pour obtenir des missionnaires catholiques sur la Rivière Rouge.

Ces protestants comprenaient que l'Eglise catholique, cette instigatrice de tous les sacrifices, de tous les dévouements, de tous les héroïsmes, était seule capable de créer des oeuvres durables dans ces déserts de l'Ouest; ils savaient que la religion complète l'homme en lui donnant les énergies supérieures dont il a besoin pour rester sur le chemin du devoir, qu'elle est la force morale qui le retient dans la voie des vertus et le préserve des égarements.

Ces protestants voulaient voir près d'eux quelques-unes de ces âmes héroïques et pures que consume le feu de l'amour divin, quelques-uns de ces croyants radieux de leur foi, qui montent vers Dieu de tous les élans de leur pensée humble et soumise à l'Evangile, illuminés des plus saintes espérances et embrasés des plus beaux feux de l'amour céleste.

Ces protestants voulaient des prêtres pour éclairer et relever le moral des pauvres métis, pour rappeler les trappeurs et les traiteurs au respect qu'ils se devaient et à la charité qu'ils devaient à leur prochain, fut-il l'enfant perdu des prairies, pour sauver les pauvres sauvages honteusement exploités.

Ces protestants comprenaient que l'autorité religieuse et l'autorité civile, émanant de la même source divine, doivent être entourées de la même protection et du même respect et que c'est dans leur union harmonieuse que se trouve le meilleur gage de paix, le secret du véritable progrès social. Comme tous les philosophes et les législateurs, tant anciens que modernes, ils regardaient la religion comme une condition indispensable, soit pour fonder une société, soit pour en assurer la prospérité.

A tous ceux qui voient la situation actuelle de notre immense contrée, merveille de progrès rapide, vrai miracle de prospérité illimitée, il est bien difficile de se faire une juste idée d'un passé peu éloigné qui était la désolation même, le dénûment fait homme dans les errants de la prairie.

Aujourd'hui, on voit ici de magnifiques et populeuses cités, des champs qui chaque année se couvrent de riches moissons, qui sont devenus un grenier d'abondance où viennent puiser tous les peuples. Aujourd'hui nos prairies sont sillonnées de voies ferrées; on fait le voyage de Québec à Saint-Boniface en deux jours et sans fatigue.

Il n'en était pas de même au temps où nos saints missionnaires consentaient à venir ici. Ce voyage prenait des mois. Les routes, même les sentiers faisaient défaut. Il fallait se contenter des voies creusées par les eaux, se confier aux chemins qui marchent, semés d'écueils, dans de frêles embarcations en écorce de bouleau.

Mgr Provencher, à la demande de l'illustre évêque Plessis, consentit avec plaisir à venir se dévouer ici au salut des âmes et promener dans nos immenses prairies le signe de la Rédemption, la croix qui brille partout où elle a été plantée et respectée, et toujours chérie des peuples civilisés et heureux.

Il était encore jeune; il portait sur son front les fleurs de la santé et de la force; il savait que sa tâche d'ouvrier du bien serait lourde et que son Divin Maître l'envoyait dans une région où il avait besoin de soldats de long effort: "Christus vult fortem proelii militem"; il était paré de ces armes de combat et de conquête qui s'appellent un caractère noble, saintement fier et inflexiblement droit; il savait qu'après mourir pour Jésus-Christ, il n'est rien de plus auguste que souffrir pour Lui.

C'était une de ces âmes qui ne comptent pas avec elles-mêmes, avec les sacrifices et les dévouements; un de ces coeurs qui se donnent généreusement; une de ces vies qui veulent se répandre pour les autres goutte à goutte dans un héroïque silence et une abnégation sublime.

C'était un apôtre, c'est-à-dire un homme qui abandonne tout pour être à Dieu et lui gagner les autres, un homme qui a une doctrine et qui veut la répandre, un homme qui a une foi et qui la donne, un homme qui a un coeur et qui l'ouvre.

Il était persuadé que son Divin Sauveur le suivrait dans ces plaines immenses où il allait travailler pour sa gloire et que s'appliqueraient à lui ces belles paroles du cantique:

"Chéri de Celui qu'il adore
"Son bonheur le suit en tout lieu.
"Que peut-il désirer encore
"Quand il se voit l'ami d'un Dieu?"

Les difficultés qu'attendaient Mgr Provencher, loin de l'arrêter, paraissaient l'attirer; ses espérances grandissaient en raison des obstacles qu'il lui faudrait renverser; son espérance de réaliser les grands desseins qu'il s'était fixés était indomptable parce qu'il appuyait sa force sur la force même de Dieu qu'il savait invincible.

Il partit non pas pour aller comme le savant enseigner à ses frères délaissés le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface, mais pour leur apprendre à connaître et à servir l'auteur de toutes ces merveilles. Il ne voulait pas leur apprendre comment va le ciel, mais comment on va au ciel; il voulait leur apprendre la première de toutes les sciences, celle de leurs devoirs, la science de bien vivre et de bien mourir.

Quelle admiration ne devons-nous pas avoir pour les missionnaires tels que les Provencher, Grandin, Laflèche, Lacombe, Leduc et tant d'autres, prêtres et Oblats de Marie Immaculée qui ont précédé la civilisation dans tous les coins de notre vaste territoire! Il faut saluer au passage comme un bonheur et une gloire de notre nature déchue par tant de côtés leurs vertus réconfortantes qui doivent tenter notre imitation, si nous avons quelque grandeur; car c'est un signe de valeur propre que la foi en la valeur des autres.

Ces missionnaires n'ont pas attendu la locomotive, le bateau à vapeur et l'automobile pour venir à la conquête des âmes. Chargés d'un lourd bagage, ils ont suivi à pied les sentiers des plaines et franchi les passes des montagnes; ils ont traversé en canots d'écorce nos rivières et nos grands lacs; ils ont couché à la belle étoile; ils ont logé avec des sauvages dans des huttes sordides qui les défendaient à peine contre les intempéries; ils ont jeté partout les germes d'établissements qui ont grandi et prospéré.

En lisant la vie si sacrifiée et si misérable de ces héros disséminés dans ces vastes solitudes où le zèle évangélique les avait conduits, nous nous rappelons cet ambassadeur de Pologne à Rome qui, traversant un jour la place de Saint Pierre avec le Pape Saint Pie V, lui demanda des reliques. Le Pontife se baissa, ramassa un peu de terre et, la lui donnant: "Tenez, dit-il, voici des reliques, voici la terre arrosée du sang des martyrs."

La terre sur laquelle ont vécu nos missionnaires, nous la regardons comme une relique, car, ils n'ont pas été déclarés tels par l'Eglise; ils n'ont pas été enregistrés comme tels dans son martyrologe; ils règnent cependant avec Dieu dans la splendeur des cieux, "in splendoribus sanctorum".

En voyant le missionnaire sur la route nue et sanglante du dévouement, du dévouement obscur, du dévouement patient et parfois, ce semble, inutile, nous nous sentons portés à nous écrier comme le Centurion frappé par la vertu du Divin Maître après le coup de lance qui perça son côté adorable: "Cet homme, c'est l'homme de Dieu."

Envers ces missionnaires et ces hommes de Dieu, nous avons des devoirs à remplir.

D'abord nous devons notre reconnaissance à eux qui ont planté, à eux qui ont arrosé, à eux qui ont taillé et fait grandir l'arbre à l'ombre duquel nous sommes venus nous asseoir.

Puis nous devons toujours nous montrer fiers et dignes d'eux. Ceux qui descendent de familles illustres, ceux à qui les ancêtres ont laissé un nom qui resplendit au firmament de l'histoire, sont fiers de cette gloire qui rejaillit sur eux à travers les temps. S'ils ont le coeur bien fait, ils comprennent à quoi les oblige une telle naissance et le devoir qui leur incombe de transmettre intact ce précieux trésor aux enfants qui naîtront d'eux.

Ces grands évêques, ces saints missionnaires nous ont tracé le chemin, à nous de le suivre; ils nous ont donné de beaux exemples de dévouement à notre Sainte Eglise, à nous de suivre ces exemples. A nous de toujours nous montrer fiers d'appartenir à cette Eglise, de vivre à l'ombre de son drapeau dont la gloire est indéniable puisque, depuis dix-neuf siècles, il mène l'humanité à tous les héroïsmes.

A nous de faire connaître à ceux qui nous entourent l'histoire de cette Eglise catholique qui est une longue chaîne de vertus, de sacrifices, de bienfaits où brillent comme des rubis et des diamants les grandes, les divines actions de ses saints.

A nous de montrer à ceux qui n'ont pas notre foi que nous ne craignons pas, que nous n'avons pas à craindre pour l'Eglise dont nous sommes les enfants. Quand l'océan ramasse au loin ses tempêtes, prend son élan et s'en vient jeter ses flots en furie contre le rocher aposté par la Providence à la garde de nos rivages, ce n'est pas pour le rocher que nous tremblons. Cependant quand Dieu a construit ces côtes granitiques, il n'en a pas promis l'indestructibilité, mais il l'a promise à son Eglise: "non praevalebunt."

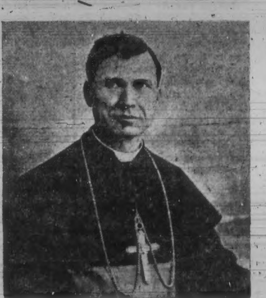
L'Eglise, comme son Divin Chef, a ses vendredis-saints et ses Pâques glorieuses. Bien des fois depuis dix-neuf siècles, on a creusé sa tombe, mais la tombe de l'Epouse du Christ est toujours un berceau; au moment où pour elle tout semble désespéré, l'Ange de la résurrection lui apporte un message de vie et de gloire immortelle.

A nous de rappeler à ceux qui, aveuglés par de regrettables préjugés, seraient parfois tentés de fouler aux pieds les droits de l'Eglise, que l'intolérance quelle que forme qu'elle prenne jamais ne produisit le moindre effet pour le bien, que la force ne peut primer le droit sans engendrer la souffrance et sans semer dans les âmes et dans un pays le vent de la discorde.

A vous, mes très chers frères, de vous tenir toujours groupés autour de vos prêtres, de les envelopper de votre affection, de les entourer de votre respect, de leur témoigner votre confiance. Ils vous aiment sincèrement; ils ne montent chaque jour à l'autel que pour vous bénir, pour attirer sur vous la grâce qui coule du ciel avec le sang de l'Agneau; ils ne

(Suite à la page 2)





L'EPISCOPAT DE SAINT-BONIFACE: MGR PROVENCHER, 1822—1853; MGR TACHE, 1853—1894; MGR LANGEVIN, 1895—1915; MGR BELIVEAU, 1915.

LE COIN DES DAMES

NOS POUDREES!

NOS poudrées! Nos poudreuses! Nos poudreries! Nos poudrières! Appelez-les comme vous voudrez; vous n'avez que l'embarras du choix!

Elles sont tellement légion dans Winnipeg, nos poudrées, que l'air... le plus aimable en est obscurci et que le minois le plus joli en est tout défiguré! Que de poudre, mon Dieu, que de poudre!

Avant d'aller plus loin sur ce sujet... poudreux, j'ouvre ici une parenthèse pour faire remarquer que je ne parle, tout le long de cet article, que des poudrées pour "tout de bon", de celles qui se servent du crayon pour les sourcils, du carmin pour les lèvres et les joues et de la poudre à profusion pour... ce qui reste à couvrir! Il y a un poudrage inoffensif, tellement léger qu'il passe presque inaperçu. Que celles qui sont coupables de ce péché véniel dorment sur leurs deux oreilles; je n'irai pas tirer de coups de canon en leur honneur!

Non, je ne suis pas encore tout à fait revenue de l'ébahissement que j'éprouvai lorsque, mettant les pieds dans cette ville, je déplorai tout ce gaspillage de poudre avec laquelle nos bonnes ménagères pourraient faire de si belles croûtes de pâtés aux pommes! Oui, c'est vraiment une industrie payante que celle de la poudre à Winnipeg, car il y en a dans tous les coins!

Là-bas, nos braves gars s'en vont vers la mort à l'odeur de la poudre; ici c'est aussi au parfum de la poudre que leurs frères s'en vont vers l'amor...ce! C'est pénible à dire, mais c'est malheureusement trop vrai. Autrefois, même il n'y a pas très longtemps, il y avait une grande différence entre la fille honnête et celle qui ne l'était pas. Aujourd'hui, plusieurs de nos femmes et jeunes filles, parmi les plus honnêtes, s'habillent et se "font" la figure tout comme les "faiseuses de trottoir!"

Ne vous illusionnez pas: quand un homme rencontre l'une ou l'autre de ces deux catégories, il n'hésite pas une minute: il sait leur "adresse", car il les place toutes deux sur la même "rue" et les loge à la même "enseigne"!

Prenez pour certain que tout homme, qu'il ait de la cervelle ou qu'il n'en ait pas, lorsqu'il croise sur son chemin une femme poudrée à blanc et à rouge, de la racine des cheveux à la ceinture (ce qu'on peut constater, même avec la vue la plus défectuse, par le décolleté "**sans limites**" qu'on affiche!) cet homme-là, dis-je, a tout de suite un clignement canaille dans les yeux et une insulte gratuite au coin des lèvres, quand ce n'est pas de la moquerie ou du dédain!

Et vous osez me dire que vous ne vous maquillez comme ça que pour plaire aux hommes?? Non, vous n'êtes pas sérieuses! Si vous saviez comment ils vous jugent, avec leurs amis! Non, mais si vous saviez! Ils exhibent leurs compliments les plus flatteurs, sortent leur air le plus aimable, vous font les serments les plus vibrants, paraissent vous préférer à toute autre, mais ne vous faites pas de "bile", mes amies: votre maquillage et votre accoutrement leur accordent d'avance le droit de jouer avec vous comme le chat avec une souris, et avant peu ils vous "planteront" là pour courir vers une autre "poudrerie"!

Pas si bêtes que vous les pensez, ils savent, allez, que vous n'aurez pas toujours la houppe à la main à votre foyer, mais si vous l'aviez ce ne serait guère plus drôle: "N'approche pas, chérie, tu vas "saupoudrer" mon habit!" C'est alors que deux larmes, larmes de dépit ou de rage, creuseront réellement deux sillons ternes à travers la couche de poudre qui vous recouvrira la figure! — Pardon, j'oubliais que quand on est poudrée à blanc, comme ça, on ne doit jamais pleurer! Des larmes, ça doit déranger fortement l'effet des trois couleurs guerrières arborées sans gêne par nos jolies Winnipegoises: **Noir Blanc, Rouge!**

Un juge de la Cour Supérieure de l'Alberta (et combien d'autres!) disait un jour devant moi: "La peste soit des femmes qui se poudrent! Mais, une femme est mille fois plus attrayante sans poudre, quelque "foncé" que soit son teint. Si celles qui se poudrent croient vous plaire avec ça, elles se trompent de porte! Si un homme est fou de la poudre, c'est bien simple: il n'a qu'à arrêter à la pharmacie du coin pour s'en procurer une boîte et tomber ensuite le nez dedans!"

A ce que je viens d'écrire s'ajoute aussi un autre désavantage: la poudre assèche la peau, bouche les pores, et, après dix ans de son usage, ne soyez pas surprises ni peinées si vous vous éveillez un beau matin avec un teint ridé de vieille femme! J'ai rencontré des centaines de jeunes filles de 15 à 20 ans à qui l'usage insensé de la poudre donne déjà des commencements de rides!

J'entends quelqu'un me souffler dans l'oreille: "Oh! cette Liane! l'âge de la poudre est sans doute passé pour elle!" Admettons que j'aie dépassé cet âge où l'on a de la poudre dans les veines... sinon sur les joues, admettons même que je sois une vieille bonne-femme grincheuse ou tout ce que vous voudrez, j'aurais, en ce cas, la meilleure des excuses pour abuser de cette fine poussière enbaumée afin de cacher, sous un voile rose, mes rides et mon air de vieille sorcière! Mais vous qui êtes jeunes, pourquoi donc gâcher ainsi votre jeunesse, la sève riche et abondante qui coule dans vos veines, et vous faire un teint de vieille femme avant le temps? Ce n'est pas seulement de 18 à 20 ans qu'une femme doit essayer d'être attrayante et de plaire: c'est toute sa vie! Alors, pourquoi gaspiller, par un artifice insensé, ce qui est le plus bel attrait de vos 20 ans, votre fraîcheur, et vous faire un teint gâché pour le reste de votre vie? Soyez coquettes, — la coquetterie bien mesurée est une des vertus de la femme du monde, — mais de grâce n'adoptez ni le maquillage ni l'accoutrement d'une traîneuse de rue dans le seul but d'attirer l'attention malsaine, pour ne pas dire bestiale, de vos hommes!

On me fait justement remarquer que ce doit être une explosion de poudre quelconque qui a échancré, de si malencontreusement façon, les corsages féminins qui laissent entrevoir, et même voir pour tout de bon, tant de profondeurs insondables, cette année! Il n'y a plus à se le dissimuler, ce n'est plus un décolletage, c'est un vrai déshabillage! "Il faut bien suivre la mode", me direz-vous. Oui, suivez-la, mais non pas dans ce qu'elle a de plus insensé! Pas plus que vous je tiens à être fagotée ou démodée, mais arrangeons-nous de façon à ne pas lui donner, à cette chère mode, de trop forts coups de ciseaux aux deux extrémités! Nous y gagnerons de cent pour cent non seulement dans l'estime des hommes qui ont de la cervelle, mais aussi dans l'opinion de ceux qui n'en ont pas!

Je lisais, ces jours derniers, dans un journal humoristique, qu'un grand dessinateur de modes féminines était allé aux Iles Hamaï afin d'y puiser l'inspiration pour ses dernières créations. Il doit, racontait-on, lancer prochainement l'ultra-chic de toutes les modes parmi celles qui se piquent d'être civilisées: une robe de femme consistant en une simple ceinture à laquelle seront attachées quelques brindilles de paille! Prenez ce "vêtement": si vous y ajoutez des bracelets et des pierreries autour des bras et des chevilles, une fourrure de travers sur les épaules en plein coeur d'été, joint à un baril de poudre et de peinture étendues sur tout le corps, nous n'aurons plus rien à envier à aucune tribu africaine! C'est bien pour le coup que tout ce qui nous reste encore d'hommes intelligents va demander d'être envoyé au plus tôt de l'autre côté de la mer!

. . . .

Sans rancune, mes amies! Les hommes applaudissent! Laissez-les faire, avant longtemps ils auront leur tour, foi de

LIANE.

12 juillet 1918.

QUESTIONS ENFANTINES

Toute mère doit comprendre l'importance de toujours tenir sa maison dans une grande propreté afin de protéger la santé de ceux qui l'habitent; mais c'est surtout pendant l'été que sa vigilance doit être exercée, car les germes nuisibles vivent dans la poussière et dans les aliments gâtés par la chaleur. Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas à nous plaindre d'une température trop chaude. Des matins froids, des avant-midi et des après-midi tièdes, voilà en somme le bulletin de notre climat manitobain pour cet été. N'empêche pas que la mouche, l'ennemi mortel de l'enfant, la porteuse de microbes, a déjà fait son apparition. Cet ennemi n'est pas encore légion, cependant il n'en est pas moins dangereux, et cette peste nuisible, ce fléau qui moissonne nos petits êtres, ne peut être combattu que par la propreté la plus exagérée.

Au dire des médecins, on ne saurait trop faire la chasse aux mouches. La mortalité chez les enfants, pendant l'été, est, d'après eux, due au lait impur et aux mouches. Ces insectes offensifs naissent dans la saleté, recherchent les endroits malpropres, et de là se promènent sur les aliments, sur la bouteille du bébé, et y laissent des germes mauvais. Les mouches sont sales et elles sont dangereuses.

La maison doit être protégée contre ces insectes, et s'il n'est pas possible de se procurer de la toile métallique pour les fenêtres, la mousseline à moustiques peut très bien prendre sa place et ainsi écarter les mouches de nos maisons.

Tous les aliments doivent être placés dans une glacière ou dans un endroit frais entre les repas. Les fruits, le lait, la viande, etc., qui se corrompent vite en été, contiennent alors des germes qui attaquent le corps et amènent des maladies. Les enfants surtout, à cause de leur faiblesse, sont exposés aux maux d'intestins.

Nous devons donc, pendant cette saison dangereuse, redoubler de vigilance pour éloigner les mouches, conserver les aliments dans un état sain, et tenir la maison dans une grande propreté.

Gertrude.

CONSEILS

Ne laissez pas de couteaux ouverts, de ciseaux ou des choses pointues à la portée des enfants. Ne les laissez pas jouer avec du verre.

* * *

Ne donnez pas de bonbons fortement colorés aux enfants; ils sont souvent faits avec des teintures qui sont poison. Regardez bien l'étiquette d'une bouteille avant de faire prendre un remède et tenez tous les poisons dans des bouteilles bien étiquetées, séparées des autres et hors de la portée des enfants.

* * *

Les chaussures pour les enfants doivent être grandes et ne pas être portées trop justes. Les chaussures lacées donnent un meilleur appui à la cheville. Les chaussures de bonne qualité gardent leur forment, durent plus longtemps et sont ainsi une économie.

RECETTES

Gâteau avec un oeuf

Ingrédients: ½ tasse de lait; 1 tasse de sucre; 2 cuillerées à soupe de beurre fondu; 1 oeuf; 1 tasse de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; essence au goût.

Préparation: Battez bien l'oeuf, ajoutez le sucre et brassez jusqu'à ce que le sucre soit entièrement dissout, puis ajoutez le beurre, le lait et la farine sassée deux fois avec la poudre. Faites cuire dans un moule plat.

* * *

Crème aux citrons

Ingrédients: 2 tasses de sucre blanc; ¼ livre de beurre; 4 oeufs; le jus de trois citrons et l'écorce râpée d'un.

Préparation: Battez bien les oeufs, défaites le beurre et le sucre ensemble. Ajoutez les citrons et les oeufs battus, et faites cuire au bain-marie environ 15 à 20 minutes. Cette préparation se conserve longtemps.

Pouding au suif

1 tasse de suif; 1 tasse de lait; 2 oeufs; ½ cuillerée à thé de sel; 1 cuillerée à thé d'épices; 1 tasse de melasse; ½ tasse de sucre; 1 tasse de raisins; 3 tasses de farine; 3 cuillerées à thé de poudre à pâte.

ARRIVEE DE MGR PROVENCHER A LA RIVIERE-ROUGE

(Suite de la page 1)

montent en chaire que pour distiller sur vous la vérité que Jésus-Christ est venu apporter au monde. Pour vous ils mènent une vie obscure, ignorée au fond de leurs pauvres paroisses. Ils seront toujours partout où il y a des larmes à sécher, et surtout des âmes à sauver.

Quant à nous, vos évêques et vos prêtres, nous voulons continuer à offrir tous les jours aux coeurs de Jésus et de Marie tout le travail et tout le bien que nous pourrons faire au milieu de vous. Que toute la gloire en revienne à ces coeurs sacrés sans que nous en revendiquions la moindre parcelle. Nous nous offrons à eux, nous nous abandonnons sans restriction à leur conduite, leur dédiant toutes nos opérations et espérant d'eux tous les secours nécessaires. Quant à nous, nous voulons tous nous montrer dignes de celui dont votre cher archevêque a voulu rappeler les mérites aujourd'hui, de celui qui, pendant de longues années, dans ce cher Ouest canadien, a été la voix qui console, la main qui donne, le bras qui soutient, la victime qui expie, l'ange qui prie, le vase de parfum qui embaume, en un mot, l'apôtre qui fait connaître, aimer et servir Dieu.

A Mgr Provencher, à cette belle âme de sainteté, de force et de tendresse, donnons tous un souvenir fidèle, plein de coeur et de reconnaissance. Déposons avec une admiration profonde la fleur du souvenir sur sa tombe qui doit rester chère à l'Eglise et à tout le Canada.

Demandons à ce grand évêque, à ce mort illustre de nous attirer sur ses traces, de nous instruire par ses exemples, de nous soutenir dans les difficultés que nous rencontrons.

Et puisqu'il doit être dans le sein de Dieu où l'ont porté les mérites de sa vie, où il doit être entré les bras chargés des gerbes semées dans les sillons de ses douleurs et récoltées dans son travail, qu'il emprunte la prière que le Sauveur, prêt à quiter les siens, adressait à son Père et qu'il dise à son tour: "O Père, faites que là où je suis, ils soient un jour avec moi: Pater, ut ubi ego sum, et illi sint mecum."

La messe terminée, M. Guillaume Charette, au nom de l'Union Nationale Métisse, exprima en les termes suivants l'hommage de ses compatriotes:

A Sa Grandeur
Monseigneur Arthur Béliveau,
Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

En ce jour où l'Eglise du Manitoba célèbre le centenaire de son premier apôtre, la nation métisse se doit à elle-même de venir apporter son tribut d'hommages et de piété filiale à celui qu'elle considère comme son père en Jésus-Christ, et elle est heureuse de saluer en vous, Monseigneur, le digne successeur du grand missionnaire qui lui ouvrit les portes de l'Eglise en lui conférant le premier des sacrements. En effet, qu'y a-t-il de plus grand et de plus mémorable que le baptême d'un peuple? Et aujourd'hui toutes les âmes de notre nation ne sont-elles pas unies pour chanter ce sublime dévouement de Monseigneur Provencher qui lui fit tout abandonner parents et amis, terre natale, pour venir évangéliser et convertir de pauvres brebis égarées ou disséminées dans les immenses prairies de l'Ouest?

Donc, en fêtant le centenaire de l'arrivée des missionnaires en ce pays, c'est un double événement que célèbrent les Métis; d'abord leur consécration au Christ, et ensuite leur entrée au bercail de l'Eglise parmi les peuples dociles à ses lois et pleins de respect pour ses enseignements.

Pour nous, fêter la venue des pionniers de l'Evangile dans ces régions, c'est fêter notre naissance à la lumière de la vérité; c'est célébrer l'aurore de notre unité nationale. En effet, depuis notre berceau jusqu'à l'automne 1818, on peut compter deux ou trois générations peut-être, et sans doute aussi, bien avant les Provencher et les Dumoulin, l'historien peut-il suivre les premières familles métisses établies dans les prairies, depuis les bords des grands lacs jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et jusque dans les steppes des régions lointaines du Nor. Mais sera-ce cette cohésion des éléments naguère épars qui marcheront à la conquête des plaines et ouvriront au monde, par leur esprit d'aventure et leur bravoure, un champ nouveau où triomphera l'antique vaillance de la chevalerie française?

Non, car avant 1818, c'est à peine si nous émergeons des différentes tribus indiennes dont nous sommes issus et formons le noyau ethnique qui nous distinguera désormais des autres enfants de la prairie. Sans doute nous nous acheminons déjà vers le groupement national, mais notre marche est lente et pleine d'hésitation, comme celle de l'enfant qui essaye ses premiers pas.

Fondés au sein de la barbarie, les premiers foyers des Bois-Brûlés nourrissent pourtant une tradition, celle de la patrie légendaire de leurs pères. Exilés pour la plupart sans retour, ils ne manquaient jamais d'évoquer, dans leurs courses et sous le wigwan familial, la pensée du toit paternel, de parler du pays lointain et mystérieux, et de nourrir l'espoir que leurs enfants prieraient un jour le Dieu qu'eux-mêmes avaient appris à invoquer dans leur enfance.

Plusieurs d'entre eux, hélas! ont vu le soir de leur vie s'obscurcir et se perdre dans la nuit du paganisme; mais, en général, ils ont conservé l'héritage des enseignements reçus sur les genoux de leurs mères, là-bas, sur les bords enchanteurs du majestueux fleuve géant, berceau de la Nouvelle-France et de la France d'Amérique.

Fidèles à la mission reçue sur la terre laurentienne, ces avant-coureurs apostoliques ont, à leur insu, préparé les voies de la Providence et les prêtres vont trouver en eux, ainsi qu'en leurs enfants les Métis, des guides sûrs et fidèles au milieu des dangers de toutes sortes qu'ils auront à courir et au sein des tribus souvent hostiles qui se partagent l'emprise des déserts de l'Ouest.

Avec l'arrivée des missionnaires, une ère nouvelle se lève. Ces prêtres apôtres de Jésus-Christ qu'ils immolent tous les matins au Saint-Sacrifice de la messe, font entendre leur voix par delà l'horizon sans bornes des plaines, et rallient les foyers épars de ce peuple nomade qui accourt au baptême.

La nation métisse se livra de toute son âme à la poursuite de la vérité et seconda les efforts et les sacrifices que ces vaillants apôtres dûrent faire pendant les cinquante premières années de mission à la Rivière-Rouge. Mais le baptême en nous faisant peuple chrétien nous imposait en même temps une grave responsabilité. De descendance française et catholique, nous devenions les auxiliaires attitrés des missionnaires avec la lourde tâche de perpétuer ici la mission de nos pères canadiens.

Forts de notre mission et grâce à la confiance que surent toujours nous inspirer les premiers missionnaires et plus tard le clergé de l'Ouest, nous avons vaillamment contribué à consolider les deux puissantes colonnes qui soutiennent l'édifice de la race française en Amérique; la foi et la langue.

En nous faisant comprendre ce devoir et en nous le faisant accepter, les missionnaires et le clergé n'ont pas perdu leur temps. En effet, notre histoire est tellement imprégnée de l'influence religieuse qu'à travers les différentes crises qui ont marqué le décor chatoyant des événements de ce premier siècle révolu, notre nationalité marque très clairement le passage des divers chefs spirituels qui l'ont dirigé.

Avec les Provencher, les Dumoulin, les Thibault et les Belcourt, c'est la vie pastorale, ce sont les caravanes à travers la plaine sans fin; ce sont ces chasses extraordinaires qui furent les moyens de faire pénétrer le Christ chez les nomades déshérités.

Avec les Taché, les Laflèche, les Ritchot et tous ceux qui dûrent subir le premier choc de l'invasion funeste de l'ennemi du catholicisme, ce sont les luttes pour assurer l'héritage de droits imprescriptibles et inaliénables.

Ici, un nuage assombrit le ciel si pur de l'amitié filiale et de la confiance réciproque qui n'avait jamais cessé de nous unir avec le clergé. Avec la perte du champion de nos droits et de nos libertés, cette faute dût être payée par une torpeur regrettable de notre organisation nationale.

Mais tandis que l'ennemi gagnait du terrain et que s'éteignait l'illustre Monseigneur Taché, le martyr de l'Ouest, les appels vibrants de votre illustre prédécesseur, le regretté Monseigneur Langevin, donnèrent un nouvel aspect à la lutte sacrée d'où dépendait notre avenir religieux et national. Les Métis ne sont pas restés sourds à ce cri d'alarme; un souffle passe dans nos rangs: c'est le ralliement qui doit nous préparer les lendemains nouveaux.

Les jours des Provencher, des Taché et des Langevin sont passés; ces illustres apôtres ont pu disparaître de la scène de cette vie; mais leur oeuvre dure, leur mémoire a grandi à mesure que le combat changea d'âme et exigea de nous plus de fermeté et de courage.

Aujourd'hui, Monseigneur, le peuple métis sent la solennité de la lutte devant le plus grand danger qui nous ait jamais menacés.

Au devoir que nous nous devons de rester canadiens et français, s'ajoute celui de rester fidèles à notre profession de foi faite il y a un siècle.

Sous votre égide, Monseigneur, nous ne craignons pas de jeter avec fierté un coup d'oeil sur le passé et vous dire comme autrefois nous disions à vos prédécesseurs, quand ils avaient besoin de nous: Monseigneur, nous voilà!

"Mus par votre exemple, enflammés d'ardeur par votre amitié, inspirés par vos ferventes prières et forts de votre bénédiction, nous demandons de prendre part à la lutte aux côtés de nos frères canadiens. Confiants dans le Sacré-Coeur de Jésus auquel nous nous consacrons aujourd'hui, nous faisons nôtre tout ce qui les touche.

Nous ne voulons pas que la langue qui balbutia la première la prière et la charité disparaisse; nous ne voulons pas que les pensées intimes de ceux qui se sont consacrés à notre bien-être intellectuel et moral se formulent en un autre verbe que le français. Nous ne voulons pas qu'un jour nos enfants viennent prier sur notre tombe en une autre langue que celle qui nous fit entendre les enseignements de la vérité et du devoir.

L'Union Nationale Métisse
du Manitoba

S. G. Mgr l'Archevêque remercia l'Union Nationale Métisse qui, par l'entremise de M. J.-G. Charette, son président, lui avait donné lecture d'un document historique de première valeur et exprima le regret de n'y pouvoir répondre d'une manière qui en fut digne, parce qu'il lui fallait faire une improvisation, n'ayant appris qu'aux derniers instants la noble démarche des fils de ceux qui, il y a cent ans, acclamèrent avec tant de bonheur celui dont nous célébrons la mémoire.

Comme vous le rappelez, après le baptême de votre peuple, vos pères se constituèrent les auxiliaires et les guides des missionnaires; ils furent le trait d'union entre la sauvagerie et la lumière de l'Evangile, qui pénétra peu à peu chez les tribus indiennes et leur fit tant de bien. Vos ancêtres ont droit à la reconnaissance de l'Eglise, et c'est avec émotion que j'en offre aujourd'hui officiellement l'expression à leurs descen-

(Suite à la page 4)

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Marc, VII, 31-37)

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet, le priant de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue; puis, levant les yeux au ciel, il fit un soupir et lui dit: Ephphéta, c'est-à-dire ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. Jésus leur défendit d'en parler à personne; mais, plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et dans leur admiration ils disaient: Il a bien fait toutes choses: il a fait entendre les sourds et parler les muets.

UNE NOUVELLE FORCE NATIONALE

J'ai sur ma table le dernier rapport de la Sainte-Enfance. En 12 mois, $4,500.00 au moins recueillies chez nos enfants d'école! Ce qui fait 37,000 sous offerts chaque mois par 37,500 enfants dont la sainte ambition est d'ouvrir le ciel à des milliers de païens!

Or, nous imaginons-nous bien tout le plaisir causé dans le ciel par cette légion de petits Canadiens?

Notre-Seigneur cherche partout des apôtres pour l'aider à sauver les âmes, mais combien de "grandes personnes" restent insensibles à son invitation, et vont même jusqu'à jouer le rôle du démon! Et voilà, en quelques mois, une armée puissante qui surgit; une **vraie légion d'enfants vient offrir** au Sauveur le secours tant désiré de ses prières, de ses sacrifices, et même de son argent. Ils sont près de 40,000 braves dans cette légion-là!

Et quels apôtres! Leurs prières, leurs sacrifices ont en effet d'autant plus d'écho dans le ciel que ces petits sont innocents; **or, en présence de Dieu, l'accent d'un coeur resté pur est si efficace!**...

Ils sont aussi d'autant mieux écoutés de Dieu qu'aux yeux des hommes ils sont ce qu'il y a de plus faible. Or, l'**Auteur de toute puissance a coutume, pour confondre la force trompeuse du monde, de ne choisir que les infirmités du monde.**

Songe-t-on assez à tout le bien que peut accomplir une telle armée! Ils sont déjà les amis privilégiés de Notre-Seigneur; c'est à eux, les petits, qu'il a promis sans aucune condition le plus bel héritage possible, le ciel. Il les recherchait de préférence, pendant son séjour sur la terre... et, gare à qui les éloignait de lui ou les scandalisait. Et que ne fait-il pas encore pour les petits quand il les voit environner son tabernacle! La génération qui monte, tout emprégnée de la chaude influence de Jésus-Hostie, nous dira demain par ses oeuvres ce que le Sauveur lui a glissé au coeur, lors du contact de la communion fréquente commencée dès l'enfance! Mais leur pouvoir grandit encore, s'ils ont voué leur vie au salut des âmes, s'ils deviennent ces "petits sauveurs" de la Sainte-Enfance, comme se plaît à les nommer Benoît XV. Quel titre alors n'ont-ils pas à l'affection de Notre-Seigneur!... Ils succèdent aux douze premiers apôtres, aux associés même de Jésus. Et comme l'apôtre que Jésus aimait, voilà maintenant nos enfants, d'autres petits Jean, qui reposent chaque jour sur le coeur de Jésus dans la sainte et fortifiante communion et travaillent pour lui.

Certes, l'aumône que chacun donne chaque mois, et de si bon gré, est bien minime; mais une fois réunis, ces sous de nos petits Canadiens font près de $5,000 à la fin d'une année; et avec cette somme, les missionnaires bâtissent des églises où Notre-Seigneur descend chaque matin; élèvent des écoles où les petits Chinois apprennent le chemin du ciel.

Autant de raisons donc pour le bon Dieu d'écouter la moindre prière de ces milliers d'enfants. Il n'est rien que Dieu puisse leur refuser.

Or, puisqu'ils sont à tel point puissants sur le coeur de Dieu, pourquoi, nous Canadiens, n'utiliserions-nous pas cette influence! Pourquoi nos enfants ne demanderaient-ils pas chaque jour au bon Dieu de jeter enfin un regard de pitié sur nos familles, sur notre race, en butte à bien des calomnies et victimes de certains vices qui nous font plus de tort que nos plus acharnés ennemis?

Nos seuls ennemis dangereux, sachons-le, ce sont l'immoralité dont les enquêtes font voir toute la profondeur; l'intempérance qui existe toujours; la passion du jeu, la rage du luxe... et bien d'autres encore! Que de crimes commis chaque jour, au sein même de nos foyers canadiens! Des pères, des mères, oublieux des devoirs sacrés que leur saint état leur impose, laissent à leurs descendants la lourde tâche d'expier à leur place des lâchetés coupables!... Que de jeunes gens dépensent inutilement, et même criminellement, les belles et fortes énergies que Dieu et la race réclameront demain! Folies et crimes qui demandent une cruelle expiation; or pour expier les fautes d'une famille, d'une race, c'est le meilleur sang de la famille, de la race que Dieu exige; il veut ce qu'il ya de mieux.

Ne soyons donc pas étonnés. Les malheurs qui nous frappent, l'expiation dans la boue glacée des tranchées par le sang le meilleur de nos jeunes gens, tout a son origine dans les transgressions de la loi de Dieu. Il vaut mieux sans doute qu'un seul périsse pour réparer les fautes de toute une famille, de toute une race; mais que le coupable ou les coupables, souvent bien loin des tranchées, sont cruels...; et s'ils s'entêtent dans leurs péchés, qu'ils sont lâches!

Qu'on s'examine de près et l'on s'avouera que Dieu a bien des raisons de frapper. Et cette expiation que Dieu exige aujourd'hui ne sera-t-elle pas imposée encore plus forte demain, car le mal se répand plus que jamais, il déborde.

Oui, certes, nous avons besoin de secours pour nous assurer le maintien de nos droits. Mais le demandons-nous ce secours? Et le demandons-nous à qui pourra nous le donner? Trop souvent ne nous contentons-nous pas de crier à l'injustice, de faire de coûteuses et inutiles enquêtes... et, aveugles volontaires sur la cause du malheur, nous continuons à offenser Dieu... tout comme si le malheur ne venait pas de nos fautes?

Dans la revendication de nos droits, dans la lutte contre l'immoralité, l'intempérance, la passion du jeu... et tant d'autres vices qui gangrènent notre jeunesse dans les villes et s'infiltrent même dans nos villages, employons donc le grand moyen: la réparation, la prière et surtout la prière des enfants. Ne l'oublions pas, le pouvoir d'intercession de l'enfant est immense.

Presque toutes nos familles canadiennes possèdent au moins un de ces petits amis de Notre-Seigneur. Eh bien! chaque soir qu'on les fasse prier, qu'on leur joigne pieusement les mains et qu'ils disent au bon Dieu: **Mon Dieu, ayez pitié de ma race, défendez-la contre ses ennemis... et surtout contre son grand ennemi, Satan.**

Et les petits, ils sont près de 40,000, élevant leurs mains vers le Dieu de toute-puissance, nous rendront victorieux; et notre race, dont la mission est d'étendre le règne du Christ sur la terre d'Amérique, ne fera pas défaut là sa noble mission. La prière des tout petits est **une de nos forces nationales,** et non la moins puissante: utilisons-la donc!

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée-Conception."

UN OEIL EN PORCELAINE

Quel malaise ne produit pas l'intrusion d'une poussière dans l'oeil! Que d'efforts pour l'en déloger! Ce n'est qu'un grain de poussière pourtant! Vous en avez bien d'autres sur les mains et sur les habits, et vous les supportez sans gêne.

— Oui; mais l'oeil est un organe délicat; un rien le froisse et le blesse.

Voilà bien la délicatesse.

Une âme délicate souffre de la moindre tache, secoue vivement la plus légère poussière. Elle est toujours en éveil, toujours sur ses gardes; elle n'imagine pas voir le mal là où il n'est pas, mais, là où il est, elle sait le voir, et dès qu'elle l'a vu, elle ne parlemente pas avec lui, elle le repousse énergiquement.

• • •

Ce brave M. Sémois, à l'allure si décidée, aux idées larges et pratiques, — comme il dit — n'est pas un modèle de délicatesse.

C'est un homme d'affaires. Un acheteur distrait paye-t-il plus qu'il ne doit: "Chacun pour soi et Dieu pour tous, déclare gravement M. Smois, en raflant l'excédent d'un geste rapide; je ne suis pas chargé de réparer toutes les bévues de mon frère; d'ailleurs à l'occasion il me rendrait la pareille." N'est-ce pas bien trouvé? Monsieur n'est jamais à court de raisons pour se prouver à lui-même, et à qui veut l'entendre, qu'il est l'homme le plus consciencieux du monde.

Et quelle verve l'entraîne, ce bon M. Sémois, quand il parle de M. Painfort, le gérant du magasin d'en face! Comme il a vite fait de vous brosser un tableau ressemblant et si drôle! Il ne le peint pas tout en beau; la nuance des défauts est accentuée, très accentuée même, mais "Que veux-tu? dit-il à sa femme, c'est le métier qui veut ça."

D'ailleurs M. Sémois est un honnête homme. A preuve, sa femme qui communie tous les jours, et ses deux aînés qui vont chez les Ursulines. Que veut-on de plus? Bien mieux! Il se pique, le cher homme, d'être bon chrétien, pratiquant, fervent même; l'a-t-on jamais vu manquer à la grand'messe le dimanche? C'est lui qui donne régulièrement une pièce blanche à la quête.

Bref, à l'entendre, c'est une perfection que ce M. Sémois, et ses qualités ne se comptent plus.

Vous êtes peut-être sincère, mais, à coup sûr, M. Sémois, vous n'êtes pas une conscience délicate. Les péchés véniels tombent dru sur votre âme, comme une grêle d'été; et votre conscience n'en est pas incommodée; elle ne sent rien. S'il s'agissait de votre oeil, je vous dirais, Monsieur, qu'il est en porcelaine. Ah! ce n'est pas que votre conscience soit morte! Non; mais elle est malade; elle est paralysée, hébétée comme celle d'un fervent de l'opium: pour qu'elle sente et souffre, les poussières ne suffisent plus, il faut des pavés.

Prenez garde, M. Sémois, les pavés ne tarderont pas!

Inutile de se demander si ce monsieur a un coeur délicat. Cela suppose une conscience délicate, et la sienne ne l'est pas.

Voyez-le faire d'ailleurs; à sa façon de marcher, de causer, de gesticuler, on devine l'égoïste sans gêne et satisfait.

Malheur à qui laisse échapper une sottise devant lui! M. Sémois a des yeux de lynx pour découvrir les bévues d'autrui. Sa naïve effronterie ne cherche pas les mots adoucis pour faire part de sa découverte. Il appelle cela: être franc.

"Merci" n'entre pas dans son vocabulaire; quant à s'excuser de quelque chose, l'idée ne l'a jamais effleuré: "M'excuser! De quoi? Je n'ai tué personne; je n'ai rien volé". Pauvre M. Sémois! Il ne voit que deux façons de faire du mal à son prochain: le tuer ou le voler!

Dans son ménage, il aime — "j'aime" veut dire "j'exige" dans son dialecte — il aime que tout marche "tambour battant" comme il dit. Il faut lui obéir au doigt et à l'oeil, deviner ses fantaisies, le servir comme un sultan et s'en trouver très honoré.

Il se lève, bâille et s'étire bruyamment, remue chaises et tables, éveille tout dans la maison, à son insu.

Il arrive pour le déjeûner, bougonne, si tout n'est pas prêt; mange, si tout est à point. Sa femme est là, ses enfants sont là, pour le servir; il reçoit toutes ces délicatesses sans broncher, sans sourire, sans remercier, comme à l'hôtel on reçoit ses bottes du groom: n'est-ce pas son dû?

Bref, ce M. Sémois est un égoïste de première force. Il s'est installé dans sa famille comme l'araignée au milieu de sa toile. Tout converge vers lui. **Toujours,** dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait, c'est lui qu'il vise, c'est lui qu'il aime, lui qu'il admire et qu'il dorlotte.

C'est un modèle d'indélicatesse; en langage vulgaire, on dirait: "c'est un **ours**".

Comment un pareil être a-t-il pu se trouver une femme comme la sienne, si douce, si fine, si délicate?

• • •

Madame Sémois ressemble à son mari comme le jour à la nuit. Dieu, en l'unissant à M. Sémois, a fait un peu comme les artistes, qui, pour mettre en pleine lumière une belle figure, lui donnent un cadre obscur et sauvage. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que dégrossir un peu le mari, et dans ce cas, madame n'a rien de trop, car l'oeuvre est difficile.

Je dis difficile, pas impossible. A qui l'observe attentivement, M. Sémois laisse apercevoir une délicatesse qui s'éveille.

Madame Sémois, une femme admirable, une mère idéale. Dans la famille elle est le vrai **foyer** dont la flamme claire et pétillante réchauffe et éclaire toute la maison.

Elle travaille bien, vite et sans bruits, n'arrête pas de la journée. Toujours un sourire sur les lèvres, et dans les yeux une interrogation: "Que puis-je faire pour vous?"

Il faut la voir considérer son mari, guetter ses moindres signes de contentement ou de déplaisir, l'étudier comme on étudie une place forte. Elle en est arrivée à le connaître à fond; ses goûts, ses habitudes, ses désirs, même à demi inconscients: elle a tout deviné et se met en quatre pour les satisfaire. Elle sait combien de sucre il veut dans son café, quelle soupe a le don de lui plaire.

Elle connaît ses affaires, s'y intéresse, lui en parle et l'écoute en parler sans fatigue apparente: oeuvre méritoire s'il en est!

De temps à autre elle ménage à son mari une petite surprise. Et sa façon de l'offrir est si charmante, si rieuse même que l'**autre** s'oublie à l'embrasser! C'est un des signes dont je parlais plus haut.

Et comme elle sait élever ses enfants! Avec quel art elle s'en fait aimer, sans rien perdre de son autorité! Quel délicieux mélange d'affection et de respect ses enfants manifestent à chaque instant! Que de ruses délicates elle emploie à déguiser devant eux les défauts et les travers de leur père!

Un jour, elle achète une poupée à sa "benjamine", la petite Marie. "Tiens, mon enfant, c'est papa qui te la donne." La petite de courir aussitôt à son père, brandissant bien haut sa poupée. Le papa recule, s'étonne, s'apprête à la recevoir par un "qu'est-ce que tu veux?" hargneux; mais la maman est là qui lui fait signe. Il comprend à moitié, se laisse faire à la fin, et jouit délicieusement du bonheur de la petite.

Le soir, quand les enfants sont au lit: "Ah ça! quand donc ai-je donné une poupée à la petite?" — "C'est bien simple, sourit la maman, je l'ai achetée moi-même, mais avec les sous que tu gagnes. Au fond le cadeau venait de toi!" Puis, comme il ne paraissait pas bien saisir le raisonnement, elle poursuit, charmeuse: "As-tu vu comme elle était heureuse, notre petite? Elle t'aime bien, va!"

Et notre vieil ours s'endort en rêvant à de petites filles qui viennent frotter leurs frimousses gentilles et rieuses à sa rude moustache, et lui gazouillent, entre deux baisers: "Merci, papa, je t'aime."

C'est un des tours de Madame Sémois. Elle en a cinquante de cette façon: elle est inépuisable.

A la voir si aimable, si prévenante, on la croirait à la remorque des caprices de chacun. C'est le contraire qui est vrai. De tous, elle est aimée et obtient tout ce qu'elle veut. Mais elle n'use presque jamais de son pouvoir.

Les enfants à leur tour, fidèles images de leur maman, sont d'une délicatesse d'autant plus délicieuse que, chez les petits, elle est plus spontanée, plus naïve surtout.

Quelle belle et bonne famille, n'est-ce pas? et qu'on y vit heureux!

Mais que serait-ce si le papa était comme la maman! Et si toutes les mamans étaient comme Madame Sémois, et tous les papas comme Monsieur Sémois... sera après sa conversion! Ce serait trop beau pour la terre!

—"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

NOS SAINTS PATRONS

Août

4. Dimanche—XI ap. Pentecôte. S. Dominique.
5. Lundi—N.-D. des Neiges.
6. Mardi—Transfig. de N.-S.
7. Mercredi—S. Cajetan, conf.
8. Jeudi—S. Cyriac et ses SS. comp., mart.
9. Vendredi—S. Romain, soldat.
10. Samedi—S. Laurent, diacre.

PHASES DE LA LUNE

Août

Nouvelle lune, le 6, à 3 h. 30 m. du soir.

Premier quartier, le 14, à 6 h. 16 m. du soir.

Pleine lune, le 22, à 0 h. 2 m. du matin.

Dernier quartier, le 28, à 2 h. 27 m. du soir.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Jours maigres ou d'abstinence

1o Tous les jours des Quatre-Temps de l'année. — 2o Tous les vendredis de l'année, excepté ceux où se célèbreraient les fêtes de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Toussaint et de l'Immaculée-Conception. — 3o Les jours des Vigiles où l'on observe le jeûne. — 4o Le Mercredi des Cendres. — 5o Tous les mercredis du Carême. — 6o Le Samedi-Saint jusqu'à midi.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Dourliac



No 2

La naissance du prince impérial fut le salut. A la nouvelle de l'heureux événement qui donnait un héritier à l'Empire et un joujou aux Parisiens, Randatz eut la même idée que Villemessant sollicitant la grâce de son journal, et s'adressa directement au nouveau-né. "En prince homme d'esprit", il ne pouvait repousser la requête de deux hommes d'esprit. D'ailleurs, le vent était à l'indulgence. Non seulement Leurs Majestés décidaient d'être parrain et marraine de tous les enfants nés dans la journée du 16 mars 1856, non seulement l'empereur prélevait pour les pauvres deux cent mille francs sur sa liste civile, ordonnait des représentations gratuites à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre-Français et gratifiait Canrobert et Bosquet du bâton de maréchal poussé devant Sébastopol, mais encore il rappelait les proscrits!

Aussi, tandis que l'on applaudissait là-propos de Théophile Gautier:

Au vieux palais des Tuileries,
Chargé déjà d'un grand destin,
Parmi le luxe et les féeries,
Un enfant est né ce matin!

que la province manifestait le même enthousiasme, qu'à Péronne, les pompiers défilaient casque en tête, la musique jouait sous les Quinconces, le canon ébranlait les remparts à la Vauban, les cloches sonnaient à toutes volées, les habitants pavoisaient, illuminaient leurs maisons, et M. le sous-préfet présidait un dîner de trente couverts; Napoléon III, débonnaire, signait sa nomination à la sous-préfecture de Compiègne. C'était la moitié du chemin.

A cette nouvelle, Philippe, qui était à sa toilete, bondit à la fenêtre, et, contemplant la ville abhorrée avec ses illuminations éteintes:

—Si les Péronnais pouvaient lire cette dépêche, ils rallumeraient leurs lampions et M. Mouillart serait capable d'arborer un drapeau!

Victorice Mouillart, dont le prénom belliqueux corrigeait mal le nom pacifique, était un de ces hommes qui, selon la jolie expression de Daudet, ont en eux du Don Quichotte et du Sancho Pança et jouent perpétuellement un rôle pour la galerie et pour eux-mêmes. Bon comme du bon pain, sensible comme une femme, timide comme une jeune fille, il s'évertuait à passer pour terrible, affectait un ton dur, des allures délibérées; fronçait le sourcil, brandissait sa grosse canne à pomme d'argent, comme un tambour-major dont il avait la taille et la prestance. Ami de ses aises et de son confortable, casanier, douillet, un tantinet gourmand, il vantait le brouet spartiate et enviait bien haut le sort de son grand-père, vétéran de la Grande-Armée, qui avait eu les pieds gelés pendant la retraite de Russie. Mais c'était devant un bon feu, dans une moelleuse bergère, en face d'une succulente flammiche (tarte aux poireaux fort appréciée des Picards), que le petit-fils du héros donnait libre cours à ses sentiments stoïques. Avide de gloire, sous toutes les formes, les lettres, l'armée, le barreau, le théâtre avaient été tour à tour l'objet de ses rêves, mais la volonté maternelle, devant laquelle il était très petit garçon, l'avait réduit au simple rôle d'officier ministériel et il ne s'en était jamais consolé. Grand comédien, grand orateur, grand général, il eût peut-être été tout cela sans la méchante destinée, étouffant son génie en herbe sous les assignations, protêts, commandements... Que voulez-vous qu'il fit?... Napoléon lui-même fût-il devenu empereur s'il eût commencé par être huissier!... Une seule chance lui restait pour s'évader de ses papiers timbrés, la politique, "qui remet chacun à sa vraie place". Aussi, à la Révolution de 1848, écluse ouverte à toutes les ambitions, se jeta-t-il tête baissée dans le mouvement. Ce fut la période glorieuse de sa carrière: enthousiaste, généreux, sincère, il se donna tout entier à la chose publique, fonda un club (dont il fut président), un journal (dont il fut directeur), ne ménagea ni son temps, ni son argent, ni ses poumons, ni sa plume... et négligea passablement son étude. Il était dans son élément, et les lauriers de sa petite ville ne lui semblant plus suffisants, il songeait vaguement à la députation, quand, un matin d'hiver, il se réveilla entre deux gendarmes. On le traitait en représentant du peuple avant la lettre, et, cueilli au saut du lit, comme Thiers et Changarnier, on l'envoya faire un petit tour à Belle-Isle. Comme c'était un bruyant plutôt qu'un militant, on ne l'y garda pas longtemps, et il revint dans sa cité natale, après une visite à Victor Hugo, enrichi d'un exemplaire des **Châtiments** avec dédicace de l'auteur, qui le consola de la vente de sa charge, quelque peu dépréciée par les avatars de son propriétaire. Il y vivait en paisible rentier, revenu des grandeurs de ce monde, et, comme c'était un excellent homme et de plus très chauvin, il eût pardonné à "Monsieur Bonaparte" d'avoir confisqué la République, depuis qu'il avait pris Sébastopol, sans les taquineries constantes du sous-préfet malgré lui, qui, dans son désoeuvrement, l'avait pris pour tête de turc. Il le criblait, le lardait, le harcelait d'épigrammes avec ce scepticisme gouailleur, cette blague parisienne, insupportables aux oreilles provinciales. Sans doute, l'ex-proscrit ne hantait pas les salons officiels, mais, dans le jardin de sa locataire, Mme de Tournel, séparé du sien par une simple charmille, dans la boutique de son neveu, Polydore Bétemps, pâtissier de la sous-préfecture, la livrée impériale offusquait ses regards de moderne Brutus.

Randatz venait souvent traîner son ennui dans les plates-bandes immaculées de la vieille royaliste, tout en lorgnant d'un oeil goguenard les fleurs écarlates du "Retour des pontons". Rapprochés par leur commune horreur des violettes, les deux voisins échangeaient des recettes de jardinage. Philippe y mêlait son grain de sel. Ce fut ainsi que, pour avoir suivi ses avis hypocrites, M. Mouillart vit un matin sa corbeille de géranium sang de boeuf tourner à la robe d'évêque, grâce à certain procédé chimique dont l'émule de Vivier lui avait promis un autre effet.

Ces choses-là ne se pardonnent pas.

Chez son neveu, c'était bien autre chose encore. Emule de Vatel, Carême et autres princes du fourneau, Polydore Bétemps était un artiste dans son genre. Elève et successeur de son père, nourri des saines traditions provinciales, il n'avait pu se borner à les suivre, et, sur ce fond solide, brodait de capricieuses arabesques, source de déboires plus que de profits.

La province n'aime pas les innovateurs, et il eût connu des heures difficiles, sans l'appui de l'oncle Victorice, le plus bienvaillant, mais aussi le plus respecté des potentats, dont la bourse était toujours ouverte et les moindres paroles écoutées comme des oracles.

L'arrivée de Randatz avait changé tout cela. Fort gourmand et fin gourmet, il avait coutume de dire:

— La gourmandise est la seule jouissance d'un vieux garçon, et, comptant mourir célibataire, je fais mon apprentissage.

Il apprécia les fantaisies créatrices de son modeste voisin et lui donna sa clientèle, ce qui releva les affaires de la maison, mais mécontenta grandement M. Mouillart, passé au second plan, et dont les opinions gastronomiques étaient constamment battues en brèche par ce "gringalet" qui se permettait même de critiquer les **Mouillettes**, un délicieux biscuit auquel il avait collaboré et donné son nom.

Cet homme-là ne respectait rien.

Aussi M. Mouillart apprit-il son départ avec la plus vive allégresse, Polydore avec la plus profonde désolation.

— On a bien raison de dire: "Qui se lève en riant se couche en pleurant", gémissait-il, la larme à l'oeil. J'étais si content de cette naissance.

— La naissance du prince impérial? Ce sentiment vous honore.

— Le prince impérial... et mon fils, dont j'ai l'honneur de vous faire part, Monsieur le sous-préfet.

— Comment? Mes compliments, mon brave Bétemps.

— Merci beaucoup, Monsieur le sous-préfet.

— La mère et l'enfant se portent bien?

— Pas mal, Monsieur le sous-préfet, le petit ne pèse pas lourd, mais il profitera.

— Allons, tant mieux, tant mieux! Vous l'appelez?

— Victorice.

— Ah! c'est M. Mouillart le parrain?

— C'est notre plus proche parent.

— Sans cela, j'aurais réclamé le parrainage.

— Oh! Monsieur le sous-préfet, un pareil honneur!

Rouge et confus, Polydore pétrissait sa toque blanche... C'était bien tentant!... mais que dirait M. Mouillart?... La petite Claudette venait justement d'aller le prévenir...

— Mettez-vous à ma place, Monsieur le sous-préfet, répétait le digne pâtissier, désolé.

Devant sa mine déconfite, Randatz, amusé, prit un air grave.

— J'y songe, Bétemps, à quelle heure est né votre fils?

— Un peu avant minuit, Monsieur le sous-préfet.

— Donc, le 16 mars, comme le prince impérial.

— C'est pourtant vrai!

— Alors, il ne doit être ni le filleul de M. Mouillart ni le mien, mais celui de Sa Majesté, c'est le privilège de tous les garçons nés à cette date, à condition de les appeler Napoléon.

— Oh! Monsieur le sous-préfet!

— Vous comprenez, Bétemps, ce n'est pas pour la petite somme attachée à ce titre; mais la protection impériale à votre héritier lui permettrait d'arriver à tout.

ARRIVEE DE MGR PROVENCHER A LA RIVIERE-ROUGE

(Suite de la page 2)

dants, dont la présence ici en ce jour a sa place toute marquée.

Les circonstances ont changé au cours du siècle écoulé, mais vous demeurez comme les témoins irréfragables que les ententes intervenues entre vos pères et les autorités civiles devaient avoir un caractère de stabilité, qui n'a pas été respecté. On leur avait garanti à eux et aux catholiques, qu'ils représentaient, une situation de fait et de droit, dont on n'a pas voulu tenir compte et qu'on a supprimée au moyen de chinoiseries légales. Mais Dieu nous reste et le droit est imprescriptible.

Restez toujours fidèles aux traditions que vous ont léguées vos pères. Ne prêtez pas l'oreille à ceux qui parfois voudraient semer la défiance dans vos rangs. Jamais l'Eglise n'empiètera sur vos légitimes libertés; au contraire elle les protègera, comme elle saura continuer à revendiquer vos droits lésés et violés.

En terminant, ce m'est une grande joie de joindre à mes remerciements pour votre noble adresse, l'assurance de mon dévouement pour votre nationalité et l'expression de mon inaltérable affection.

Puis Son Honneur le maire de Saint-Boniface exprima comme suit l'hommage de ses concitoyens:

A Sa Grandeur
Monseigneur A. Béliveau,
Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Quel doux bienfait du ciel que de se souvenir! Vingt-cinq années revivent dans les heures d'aujourd'hui, et c'est pour en bénir Dieu et en féliciter Votre Grandeur que l'affection et la reconnaissance se sont données rendez-vous au pied de votre trône épiscopal. Quelque discret que soit le timbre argentin de votre jubilé sacerdotal, l'oreille du coeur le perçoit délicieusement. Le 24 septembre, 1893, vos lèvres de nouveau prêtre prononçaient pour la première fois l' "Introibo ad altare Dei". Depuis, votre vie a été comme "une lampe qui luit sur le chandelier saint." Un mot peint à lui seul toutes les grandeurs du prêtre: Sacerdos Alter Christus. Deux pensées proclameront votre gloire personnelle: Vous avez été pendant nombre d'années le bras-droit de l'illustre Monseigneur Langevin, de regrettée mémoire; et quand ce père zélé vous confiait des âmes, il aimait à leur dire: "Je vous donne ce que j'ai de meilleur." Quel éloge! et quelles lèvres plus dignes de le prononcer!

De plus, le présent témoigne en faveur du passé. L'auréole du pontife qui brille sur votre front depuis votre consécration il y a cinq ans aujourd'hui même, n'est-elle pas le couronnement d'une vie de vertus? La responsabilité de votre charge en fait quelquefois, il est vrai, une couronne d'épines; mais ici encore est-il plus grand honneur que celui de porter les livrées de Jésus?

La grandeur d'un homme ne se mesure pas seulement à ce qu'il fait et à ce qu'il sait, elle doit se mesurer aussi à ce qu'il souffre, quand il veut souffrir noblement pour ce qui est juste, beau et vrai.

La lutte c'est la vie, c'est l'honneur quand ce n'est pas le triomphe, a dit Ozanam. La première force de l'évêque ce n'est pas la politique, c'est la conscience; "les vrais évêques ce ne sont pas les courtisans du pouvoir, ce sont ceux qui n'en ont pas peur."

Vous êtes tout cela, Monseigneur, nous le proclamons avec fierté, et nous apprenons de vous à voir la main de Dieu se dessiner sur les événements. Nous avons confiance au plan divin sur nous. L'Eglise de Saint-Boniface qui célèbre aujourd'hui le centenaire de sa fondation, continuera à fleurir longtemps, longtemps encore, à l'ombre de votre crosse, et comptera toujours des pasteurs qui ont les convictions de l'éternité dans l'intelligence des temps et qui ne permettront jamais qu'on décore du beau nom de conciliation l'abdication des droits.

Nous souhaitons voir s'écouler votre carrière archiépiscopale entre l'affection des vôtres, l'admiration des hommes et la bénédiction de Dieu. Vous êtes après la Providence le bras sur lequel nous nous appuyons; à votre exemple, nous voulons être toujours des soldats de l'idée chrétienne et porter d'une main ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les drapeaux, et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaurations. La parole de Bossuet est de nature à nous rassurer dans les circonstances déplorables où se trouve notre Ouest canadien: "Dieu tient en bride les projets de ses ennemis, et les méchants ne peuvent pas tout le mal qu'ils veulent."

Grâce à nos évêques et à notre clergé, nous resterons dans la lumière du Christ et c'est indispensable, car "les penseurs qui répudient la foi ressemblent à des flambeaux tourmentés par le vent et qui s'éteignent dans l'orage". Cet orage, on semble le prédire, ira peut-être dans notre siècle jusqu'à la persécution ouverte; aussi nous voulons vivre de notre foi, afin d'être prêts, nous et nos enfants, à mourir s'il le faut, pour le triomphe de nos croyances.

Monseigneur, laissez-nous vous le dire: parmi les délicatesses divines, nous comptons votre paternelle sollicitude; et nous nous flattons de partager avec Dieu l'affection de votre grand coeur illuminé par un esprit droit et lucide. Nous vénérons votre personne, et nous aimons votre figure épiscopale resplendissante des trois rayons qui constituent la beauté du visage: le courage, l'intelligence et la bonté, et ce disant, nous avons épuisé toutes les expressions qui puissent traduire le verbe du coeur.

Votre Grandeur nous a demandé l'aumône d'une prière; c'est déjà fait et c'est encore à faire, car chaque jour nous nous souvenons devant Dieu de notre bien-aimé archevêque. Vous avez ordonné la consécration des familles de votre archidiocèse au Sacré-Coeur, c'est un gage de la bénédiction de Dieu pour le temps et pour l'éternité; et il nous est doux de vous en être redevables.

Merci, Monseigneur, pour tout ce que vous êtes à notre égard; nous n'avons qu'un voeu à former; c'est d'être toujours dignes de Votre Grandeur à qui nous souhaitons de célébrer, dans la jubilation, son vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat.

Les citoyens de Saint-Boniface.

Monseigneur répondit comme suit:

A l'expression des voeux de Saint-Boniface qui passe par votre bouche, je ne puis mieux répondre qu'en empruntant au Bréviaire les paroles qu'il mettait sur les lèvres de tous les prêtres, ces jours derniers:

"Seigneur, écoutez l'hymne de "louange qui s'élève de mon âme "et la prière que fait votre servi-"teur aujourd'hui en votre pré-"sence. Jour et nuit que vos yeux "restent attachés sur cette de-"meure et prêtez l'oreille aux sup-"plications de ceux qui viendront "vous y prier."

Bien ingrat serai-je, si, en ce jour, l'hymne de louange ne s'élançait pas de mon âme! La vie est un bienfait de Dieu, sa grâce est un don plus précieux encore. Vingt-cinq années de vie sacerdotale supposent une somme énorme de grâces reçues, et je ne puis songer sans émotions aux attentions délicates dont le bon Dieu m'a prévenu.

Je n'ai qu'un mot pour en rendre compte.

"Il relève le malheureux de la "poussière, il retire le pauvre du "fumier, pour le faire asseoir avec "les princes, avec les princes de "son peuple."—Ps. CXII. 7 Seq.

J'ai le souvenir très clair que, jeune encore, je considérais presque comme un vieillard celui qui célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son ordination. J'y suis. Je dois avouer que mes idées se sont quelque peu modifiées sur ce point, et que j'aurais peine à croire que je suis un vieillard; je ne puis me cacher cependant que j'ai passé midi et que le soleil de ma vie s'en va vers son couchant. Ai-je vu les heures les plus chaudes de la journée, dois-je sentir davantage le poids du jour et de la chaleur peser sur mes faibles épaules?

Je l'ignore, c'est le secret de Dieu. D'avance je dis: Seigneur, votre volonté soit faite. Pour l'avenir, quel qu'il soit, comme pour le présent et le passé, au souvenir des attentions délicates que je ne méritais guère et qui m'ont été prodiguées, je sens qu'il faudrait être ingrat pour ne pas offrir l'hymne de la reconnaissance au Seigneur en pareil jour.

L'autre impression dont mon âme est remplie est un profond besoin de prière pour cette Eglise confiée à mes faibles mains. Les paroles de confiance dont votre adresse est remplie, Monsieur le Maire, seraient de nature à me confondre si j'allais un instant rester dans la sphère de l'activité purement naturelle.

Les Saints Livres ne disent-ils pas que "celui qui s'appuie sur l'homme s'appuie sur un roseau rompu"; mais c'est à l'évêque que vos paroles s'adressent, et dans ce sens, l'évêque, c'est la Sainte Eglise. Dans ce sens l'évêque peut redire les paroles du grand apôtre Saint Paul:

"Quand je me sens faible, alors "je suis fort."

En cette qualité officielle, empruntant les paroles de nos Saints Livres, je dis du plus profond de mon coeur:

"Ecoutez, Seigneur, la prière "que fait votre serviteur en ce "jour. Jour et nuit que vos yeux "restent attachés sur cette de-"meure et prêtez l'oreille aux sup-"plications de ceux qui viendront "vous y prier."

Porte-voix non seulement de la paroisse de Saint-Boniface, mais du diocèse tout entier, Monsieur le Maire, vous proclamez vouloir être les soldats de l'idée chrétienne dans le pays. Vos paroles méritent sûrement d'être relevées:

"Nous voulons être les soldats "de l'idée chrétienne, et porter "d'une main ferme cet étendard "qui doit flotter plus haut que "tous les autres drapeaux et de-"meurer planté sur toutes les rui-"nes pour appeler toutes les res-"taurations."

C'est bien rester dans la note du grand jour dont nous célébrons le centième anniversaire. Constatation pénible mais imposée par la vérité bien des ruines morales ont été accumulées par ceux qui ayant mission de diriger ce pays vers la prospérité matérielle ne devaient pas empoisonner les âmes comme ils l'ont fait: parole d'espérance; sur ces ruines une restauration reste possible et nous devons nous y dépenser.

Humble successeur du grand évêque qui est venu semer dans ces immenses plages de l'Ouest Canadien la semence de la parole divine de Celui qui a dit:

"Je suis la voie, la vérité, et la vie,"

nous constatons avec peine que l'ennemi est venu semer l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain. Cette angoisse de notre âme qui n'exclue pas cependant un ferme espoir d'avenir, nous ne pouvons mieux la traduire que par les paroles empruntées au prophète:

Habacuc III, 2 Seq.—"O Dieu "j'ai entendu ce que tu as fait en-"tendre et j'ai été saisi de crainte.

"Ton oeuvre dans le cours des "âges fais la revive, fais la con-"naître.

"Dans ta colère souviens-toi de "tes compassions."

Vous rappelez, Monsieur le Maire, la parole profonde de Bossuet:

"Dieu tient en bride les projets "de ses ennemis, et les méchants "ne peuvent pas tout le mal qu'ils "veulent."

C'est vrai, il entre cependant dans les secrets de la Providence de Dieu de laisser une marge très large à la liberté humaine et les méchants peuvent accumuler bien des ruines.

Le premier évêque de Saint-Boniface était venu dans ce pays pour y apporter avec la lumière de l'Evangile les bienfaits de la civilisation. En dehors de l'Evangile, c'est le retour au paganisme et nous devons à la vérité de dire que dans notre province et dans l'Ouest canadien tout entier, sous couvert de mots pompeux c'est le retour au paganisme que l'on effectue par la destruction de l'idée chrétienne à l'école, dans la famille et dans la société.

On ne peut assister à cette victoire de l'esprit d'erreur sur la vérité sans sentir le froid gagner le coeur, car c'est une menace considérable pour l'avenir.

Cette préoccupation, je ne puis le cacher, enveloppe mon âme comme d'un manteau de plomb en cet anniversaire béni, et je sens le besoin de dire avec l'auteur inspiré:

"Ton oeuvre dans le cours des "siècles fais la revivre, fais la con-"naître, O Seigneur."

En nous dépensant à cette oeuvre d'importance, nous sommes non seulement d'accord avec la foi en la divinité du Christ et de sa doctrine, mais nous sommes d'accord avec des protestants bien pensants, qui ont horreur de l'étroitesse et du fanatisme.

N'est-ce pas un protestant, le duc d'Argyle, qui prononçait à la tribune de la chambre des Lords en 1891, à propos des affaires australiennes, les paroles suivantes:

"Les catholiques ont eu l'insi-"gne honneur d'être les seuls à se "refuser d'abattre, dans leurs "écoles, l'éternel étendard de la "conscience.

"Je crois que cette résistance "de la part des catholiques ro-"mains pourra devenir le germe "d'une puissante réaction contre "la pure sécularisation, contre ce "que j'oserais appeler le vrai pa-"ganisme de l'éducation dans la "colonie."

Les saines idées en matières d'éducation se rencontrent. N'avez-vous pas dit dans votre adresse, Monsieur le Maire:

"Nous voulons être toujours les "soldats de l'idée chrétienne et "porter d'une main ferme cet "étendard qui doit flotter plus "haut que tous les autres dra-"peaux et demeurer planté sur "toutes les ruines pour appeler "toutes les restaurations."

Ces ruines, les autorités civiles qui nous gouvernent y tiennent, et elles s'emploient à les éterniser.

Entre cette position et celle que nous dictent les grands événements que nous commémorons en ce jour, il n'y a pas de réconciliation possible.

Verrons-nous le triomphe de nos vues qui sont celles de tous les hommes véritablement soucieux des intérêts nationaux?

Nous osons l'espérer sans trop y compter de notre vivant. Dans les difficultés inhérentes à la lutte qu'il faudra livrer sur tous les terrains où l'adversaire la transportera, nous nous encouragerons par la pensée de ce qu'a enduré le premier évêque de Saint-Boniface et ses successeurs après lui pour promouvoir la vie chrétienne dans ce pays. Nous ne serons pas appelés probablement à endurer la centième partie de ce qu'ils ont enduré. Manquerions-nous de l'esprit de foi, de la continuité dans l'effort, du désintéressement dont ils nous ont laissé de si héroïques exemples?

Daigne Dieu nous soutenir; qu'Il bénisse ce second siècle de vie chrétienne où entre le diocèse de Saint-Boniface.

Ce diocèse a donné naissance à bien des églises pendant ce siècle de vie. Parfois ça n'a pas été sans douleur très vive: c'est la condition de la fécondité.

Redisons donc pour finir ces paroles inspirées:

Ps. CXXV. 6 Seq.

"Ils vont, ils vont en pleurant
"portant et jetant la semence;
"ils reviendront avec des cris de joie,
"portant les gerbes de leur moisson."

Cette présentation d'adresses fut suivie d'un banquet aux invités auquel assistaient en outre de Nos Seigneur les Evêques et les mem-

(Suite à la page 7)

— Il pourrait entrer dans l'administration... devenir percepteur?

— Dame!

— Pour un bel avenir, c'est un bel avenir!

— Après cela, vous êtes libre, et je ne voudrais pas contrister votre estimable parent.

— Permettez, Monsieur le sous-préfet, je sais ce qu'on doit à la famille, mais dès qu'il s'agit de S. M. l'empereur!...

— L'enfant est-il déclaré?

— Nous attendions l'oncle Victorice.

— Je peux le remplacer si Mme Bétemps approuve.

De l'arrière-boutique une voix répondit:

— Oui! Oui! Va, Polydore. Bien obligée, Monsieur le sous-préfet.

— Charmé de vous être agréable, Madame Bétemps.

Comme ils traversaient la placette, Randatz aperçut de loin M. Mouillart qui débouchait d'une rue voisine et se hâtait vers la pâtisserie.

— Rien ne vaut de courir, pensa-t-il, riant sous cape du bon tour joué à son irréconciliable adversaire.

Voilà comment le petit Victorice Bétemps fut débaptisé avant son baptême et s'appela "Napoléon".

CHAPITRE III

"Maman l'autre"

Bien que fine mouche, Mme Bétemps eut fort à faire pour calmer le ressentiment du parrain dégommé.

Pensez donc, cet enfant, c'était sa revanche à lui, et, à l'instar du bon Dumas, il se fût volontiers écrié:

— Le 16 mars naissait un héritier à l'Empire... et à moi!

Car c'était chose entendue, il se chargeait du petit, de son éducation, de son avenir, il en ferait un homme de Plutarque. D'abord, il s'appellerait comme lui... et Hugo. Trois Victor! Le gouvernement impérial n'aurait qu'à se bien tenir!... Tout en arpentant le pavé de la petite ville à si grandes enjambées que Claudette avait peine à le suivre, il bâtissait force châteaux en Espagne... Hélas! lorsqu'il prit dans ses bras son filleul, ce n'était plus son filleul, mais celui de "Monsieur Bonaparte"... La déception fut cruelle, et l'annonce même du prochain départ de Randatz, sa bête noire, ne parvint pas à le dérider. Ce dernier trait l'avait blessé au bon endroit, et la blessure devait être longue à se cicatriser. Froissé, irrité, il écouta d'un air digne les explications de l'accouchée et refusa sèchement de laisser accoler son nom à celui de Napoléon.

— Ce serait un rapprochement contre nature, déclara-t-il avec majesté, en se retirant sans embrasser l'enfantelet.

Au récit de cette entrevue orageuse qu'il avait prudemment esquivée, Polydore se gratta l'oreille. Les préfets passent, les oncles restent!...

— Raison de plus, on n'y perdra rien.

— Savoir! Et quand le sous-préfet sera parti?

— Qui nous empêcherait de le suivre?

— A Compiègne?

Pourquoi non? C'est la route de Paris.

— Quoi! ma femme, tu voudrais?

— Je veux **arriver**; si ce n'est par mon mari, ce sera par mon fils. N'est-ce pas petit Prince?

Et elle effleura le front chauve de ses lèvres minces.

Elodie Chapuzet, fille d'une modeste cultivateur de Cléry, avait épousé Polydore Bétemps pour devenir une dame de la ville où l'appelaient, pensait-elle avec fatuité, les qualités de haute distinction acquises dans un pensionnat de cinquième ordre et qui lui faisaient envisager un paysan, même ayant du foin dans ses bottes, fort au-dessous de sa prétentieuse personne. Ni jolie ni spirituelle, mais d'une ambition démesurée que ne parvenait pas à enrayer son âpreté villageoise, elle poussa son mari à des innovations ruineuses dont elle se promettait monts et merveilles. A son instigation, il fit repeindre sa devanture verte en blanc et or, comme une pâtisserie parisienne, transformer l'intérieur avec des glaces où se miraient les amours joufflus du plafond, des tables de marbre et des chaises de velours!

Elodie trônait au comptoir, sans en daigner descendre pour servir un "baba" ou un "saint-Honoré", se bornant à tenir "la comptabilité". Ce fut bientôt une sinécure, les trop belles manières de Madame éloignaient les pratiques plus encore que les innovations de Monsieur. Les peintures mythologiques scandalisèrent les bourgeoises timorées, effarouchèrent la simplicité rustique, et, sans l'oncle Victorice, l'imposante caissière eût surtout reçu du papier timbré. Mais elle savait si bien jouer du "cher bienfaiteur", caresser sa vanité, flatter ses petites faiblesses, qu'il était presque tenté de dire: "Merci".

— C'est une femme supérieure, déclarait-il avec conviction, elle comprend la politique comme feu Mme Roland, et si elle me donnait un filleul!...

Hélas! ce filleul tant désiré, il était prêt à le détester et à leur première rencontre sur la placette, il eût détourné la tête, sans la petite Claudete, qui, toute fière de son rôle de maman, lui présenta gentiment le poupon.

— Est-il beau, oncle Victorice?

— Très beau, répondit-il d'un air convaincu, car pour rien au monde il n'eût voulu la contrister.

C'était, au reste, une adorable créature, et bien peu devaient échapper à son charme tendre et pénétrant, sauf sa mère, qui n'aimait pas les filles, et avait laissé la sienne en nourrice, à Cléry, chez une parente, Mme Marceau, qui venait d'avoir un garçon et avait assez de lait et de tendresse pour deux nourrissons.

Au contraire de sa cousine — le cousinage remontait à un degré invraisemblable, mais au village, comme dans les familles royale, on reste cousins à perpétuité — Hermance était une paysanne pur sang, très fière de sa marmotte, de ses terres au soleil, de ses écus à l'ombre, et méprisant quelque peu les gens des villes qui mettent tous leurs bien en falbalas et dont le garde-manger n'est pas mieux garni que l'armoire au linge. Femme de tête et femme de coeur, elle suppléait son mari — un ivrogne qui, heureusement, la laissa veuve de bonne heure — dans la direction de la ferme qu'elle tenait de son père et dont elle augmenta considérablement l'importance. Elle ne suppléa pas moins bien Elodie, dans ce rôle maternel, dont les premières qualités lui manquaient; nulle ne mérita mieux le titre de marraine, **seconde mère**, et, près d'elle, Claudette eut une enfance aussi heureuse que son cousin Pierre. Aussi, quand elle dut quitter ce doux nid pour l'étroite boutique de la placette, ce fut gros chagrin pour tous, et, chaque jeudi, Mme Marceau prit l'habitude de venir elle-même au marché pour embrasser sa nourrissonne et veiller à ce qu'elle ne "pâtisse" pas.

— Elle est toute pâlotte, disait-elle, inquiète, en déballant force victuailles d'un gigantesque panier de provisions; elle se languit derrière vos glaces. Les enfants, ça a besoin d'air, de mouvement, de bruit. Vous auriez mieux fait de me la laisser. Avec ses sabots et sa robe de cotonnade, elle avait meilleure mine que sous ces beaux affiquets.

—Ma fille n'est pas faite pour vivre aux champs.

— Ma fine! elle ne s'y déplaisait point, pourtant.

Il n'y avait qu'à la regarder, croquant à belles dents rouges cerises ou poires fondantes en babillant avec Pierrot qui lui narrait les menus faits de la semaine: la Grise s'était déferrée en revenant de la foire, la vache noire avait un veau taché de roux!... Elle, rieuse, épanouie, retrouvait son exubérante gaieté, ses belles couleurs, entre ces chaudes affections et cette bonne humeur communicative, et quand la marraine, Pierrot, la Grise tournaient le coin de la rue pour regagner Cléry, il lui semblait que son coeur s'en allait avec eux... et elle avait envie de pleurer.

C'était une petite âme avide de tendresse, et si ses parents avaient voulu... Mais Elodie avait une de ces figures revêches dont la vue seule fige le moindre élan; quant à Polydore, son baiser distrait du matin et du soir était donné avec trop d'indifférence pour réclamer un supplément de caresses.

La venue du petit Napoléon, accueilli moins froidement, grâce à ce nom magique parant son front chauve d'une sorte d'auréole, eût pu éveiller la jalousie de la fillette, réduite à jouer les "utilités", mais c'était une petite plante vivace, dont l'abandon n'avait pu geler les bons sentiments et dont la sève débordante s'épancha tout entière sur le nouveau-né... qui, lui, n'en devait pas faire fi. Dans son premier baiser, elle lui donna toute son âme et ce fut une joie de le soigner, bercer, habiller, promener, non comme une jolie poupée, mais comme son petit enfant. La mère, elle, se bornait à des exhibitions pompeuses.

— Oui, Madame, il est né le même jour que le prince impérial; notre sous-préfet est allé le déclarer à la mairie avec mon mari, et l'empereur est son parrain.

On regardait le poupon engoncé dans sa robe brodée, dont la figure souffreteuse disparaissait sous le bonnet ruché, et qui, sans sa dévouée petite mère, n'eût certes pas entendu le canon annonçant le premier anniversaire de son illustre homonyme. Grâce à sa vigilance, ses soins constants, il franchit tant bien que mal les dangereuses étapes de la prime enfance, et, à quatre ans, c'était un bébé ni gros ni fort, mais avec une mine intéressante sous ses cheveux bouclés à grand renfort de papillotes, pour ressembler à son impérial modèle. Frère et soeur s'adoraient; quand Petit Prince, fort retardataire, prononça enfin le "maman" attendu, Elodie, charmée, se penchant pour l'embrasser, de sa menotte il désigna Claudette:

— Maman... l'autre! répéta-t-il.

Ce fut le nom qui lui resta.

Cependant, Mme Bétemps n'avait pas renoncé à ses projets d'émigration parisienne; les récits de Randatz avaient été le mauvais grain tombé dans cette imagination de provinciale ambitieuse; la naissance du petit Napoléon l'avait fait germer, quelques romans empruntés au cabinet de lecture avaient fait le reste. Comme jadis son humble village, elle avait pris maintenant la petite ville en dégoût. Péronne n'avait pas des rues assez larges des maisons assez hautes. La placette la faisait rêver de la place Vendôme — les Quinconces, des Champs-Elysées; la sous-préfecture, des Tuileries.

A suivre

LA COLONISATION AU MANITOBA

LA RIVIERE ROUGE

Il y a quelques jours un char de colons se dirigeant vers l'Alberta stationnait quelques heures à Winnipeg. Informé du fait, je courus vite à la gare afin d'entretenir ces gens des avantages qu'il y aurait pour eux de s'établir au Manitoba: bonnes terres, épargne sur le coût du transport, prix plus élevé du blé, main-d'oeuvre moins chère, moissons moins exposées aux sécheresses, etc., etc. Grand ébahissement de mes auditeurs qui croyaient réellement rêver! Ces renseignements étaient pour eux comme une révélation, et, à en juger par leur surprise, j'aurais été porté à croire qu'ils venaient de découvrir une nouvelle province ayant nom le Manitoba.

Ces bons Québecois qui venaient dans l'Ouest chercher fortune ne se doutaient même pas qu'ils étaient actuellement sur la terre la plus riche de l'Univers, la terre de la Rivière-Rouge, qu'il vaudrait mieux pour eux s'y arrêter que d'aller quelque 800 milles au-delà planter leur tente sur un sol moins riche et dans des conditions beaucoup plus défavorables.

"Les raisins sont trop verts" pour les nôtres, et pendant ce temps les Anglais, les Américains, plus intelligents, eux, tournent leurs regards vers ces riches terres et s'en accaparent.

Le sol de la Rivière-Rouge, mieux que n'importe quel endroit du Canada, peut fournir à celui qui saura le cultiver, non seulement l'aisance, mais encore la richesse. Les faits sont là pour le prouver.

Nos compatriotes de l'Est sont vraiment bien apathiques, bien endormis ou bien ignorants des choses de leur pays pour se laisser ainsi devancer par des étrangers. Leur ardeur consisterait-elle aujourd'hui seulement dans une certaine léthargie qui les laisserait végéter sur des terres trop petites, trop rocheuses, trop arides et qui finirait par une mort à brève échéance, dans le gouffre des villes ou dans les usines américaines.

Cette anémie, signe précurseur de la déchéance, ne fera jamais de nous un peuple fort, riche, influent; nous tiendra inférieurs même aux Galiciens; et pour toujours parqués dans les limites de Québec. Si cette torpeur n'est jamais secouée ou tardivement secouée, le désir cher au coeur de nos adversaires sera accompli, et Québec qui n'est, en somme, qu'une petite partie du grand tout canadien, sera englouti ou au moins ignoré à son tour.

Compatriotes de l'Est, sachez-le bien: au Manitoba, cette porte de l'Ouest, sont les plus belles et les plus riches terres du pays entier. Ces terres sont propices à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux; ces terres, en un mot, sont capables d'enrichir quiconque aura le jugement de s'en emparer. Ici, nous Canadiens-français, nous ne sommes ni noyés ou dispersés sans cohésion, sans force, sans avenir, comme on nous a parfois représentés. Tout cela est faux. Nous avons de nombreuses paroisses canadiennes-françaises avec écoles françaises comme dans Québec. Nos gens sont actifs et pleins d'espérance dans l'avenir. La fortune, d'ailleurs, les favorise tous à peu près. Il me semble donc qu'il serait du devoir de chaque homme influent de Québec et qui comprend un peu les choses, de diriger vers notre province ceux de nos compatriotes qui veulent absolument quitter Québec, aussi bien que ceux qui désirent se procurer à meilleur marché de grandes étendues de terre pour y établir leurs enfants, ou enfin ceux qui ont goûté de la vie des villes, qui reviennent des Etats-Unis et qui désirent une culture plus facile que celle d'une terre couverte de bois touffu en bois debout.

Encore une fois, voulez-vous protéger et vous sauver, encouragez l'émigration vers l'Ouest, vers le Manitoba. Vous ferez par là une oeuvre éminemment patriotique.

J'Y RESTE.

LA GUERRE

Mercredi.

Les troupes alliées vont toujours de l'avant sur le front Soissons-Rheims. Les gains faits hier, quoique moins considérables que ceux des jours précédents, n'en ont pas moins une grande valeur stratégique. Les Français ont conquis les hauteurs dominant la vallée Avre et fait 1,500 prisonniers. Près de Fere-en-Tardenois, les troupes franco-américaines ont repoussé les Allemands sur tout le front de la rivière Ourcq. Les Français se trouvent maintenant à sept mille de Fere-en-Tardenois et leurs canons commandent la ligne de chemin de fer qui va de Armentières à Fère-en-Tardenois. Jaulgonne, à l'est de Château-Thierry, a été reprise par les troupes américaines. A l'est de ce village, les Français ont continué leur avance en dépit de violentes contre-attaques allemandes. Au sud-est de Rheims, la ligne alliée a été avancée d'un mille. Toute cette avance a eu lieu en dépit d'une violente résistance allemande. Les Français ont pris cinq canons et les Anglais ont fait trois cents prisonniers.

Jeudi.

De violentes contre-attaques allemandes et des combats d'arrière-garde ne peuvent rien contre l'avance des Alliés sur la ligne Rheims-Soissons. Il est vrai que les Allemands ont réussi à obliger les Alliés à ralentir leur offensive, mais les troupes franco-américaines n'en ont pas moins fait d'importants gains sur les trois côtés de front de bataille taillé en U. Au sud de Soissons les Français se sont rapprochés de cette partie de la voie ferrée Soissons-Château-Thierry encore en possession des Allemands. Ils ont poursuivi leur avance vers Fère-en-Tardenois et se trouvent maintenant à 10½ milles en avant du point de départ de l'offensive, jeudi dernier. Au nord de Château-Thierry, les Allemands font une résistance acharnée, car il s'agit pour eux de sauver d'importantes troupes qui peuvent être capturées d'un moment à l'autre, ainsi qu'un matériel de toute première importance. L'avantage est maintenant du côté des Alliés qui ont pratiquement chassé les Allemands de la forêt de Chatelet.

Dans la région qui se trouve entre la Marne et Rheims, les réserves jetées dans la bataille par le Prince Héritier sont furieusement combattues par les troupes françaises et les troupes italiennes. Les Anglais sont en marche au sud-ouest de Rheims et leur avance ne dit rien de bon pour les Allemands. Après avoir repoussé une violente contre-attaque allemande, le commandement anglais fait porter son effort sur le chemin de fer Rheims-Fismes. La situation des Allemands est très critique. De tous côtés ils sont bombardés par les canons à longue portée.

* * *

Vendredi.

L'offensive alliée prend la forme de grandes pinces qui veulent étreindre les armées allemandes. Les deux pinces se meuvent lentement mais avec une effrayante simultanéité. Leur effort porte sur une armée d'un million d'hommes. Il est évident cependant que les Allemands n'entendent pas tomber dans cette trappe. Ils jettent leur réserve dans la bataille et contre-attaquent avec la plus extrême violence. On affirme que les soldats allemands ont reçu l'ordre de bloquer coûte que coûte l'offensive alliée. Cependant les Alliés vont de l'avant sur tout le front entre Rheims et Soissons.

A l'est de Rheims les Polonais ont pris part à la lutte. C'est leur première apparition sur le front. Les troupes franco-américaines sont pratiquement aux portes de Fère-en-Tardenois, le grand centre de chemins de fer et d'approvisionnement des Allemands.

En huit jours d'incessants combats les troupes alliées ont réduit de 37 à 21 milles le saillant entre Rheims et Soissons. Les canons alliés continuent à faire pleuvoir une grêle mitraille sur les troupes allemandes tandis que leurs aviateurs ne cessent de bombarder les troupes allemandes en formation de combat.

* * *

Samedi.

Neuvième jour de l'offensive alliée. La bataille cesse momentanément et on ne fait que se livrer des duels d'artillerie. Le long de la Marne et au sud-ouest de Rheims les troupes italiennes, et françaises sont encore violemment aux prises avec les troupes allemandes. Les Allemands ont vainement tenté d'empêcher les Français et les Américains de déboucher des forêts au nord de la Marne. Les Allemands ont évidemment ont évidemment beaucoup renforcé leurs lignes au sud-ouest de Rheims. Les Français ont cependant capturé le village de Reuil et poussé leur ligne plus au nord encore en dépit d'une violente résistance des Allemands. Les Allemands ont repris Mery et la côte 204 aux Anglais.

A l'est de Rheims, en Champagne, les Français ont reconquis toutes leurs anciennes positions. Les villages de Oulchy-le-Château et Ville Montoire sont tombés aux mains des troupes américaines et françaises. A Oulchy 40 canons et des centaines de prisonniers ont été pris. Les Allemands comptent surtout sur les mitrailleuses pour enrayer l'avance des Alliés. Cela porte à croire qu'ils ont l'intention de faire une retraite générale. Plusieurs violentes attaques allemandes contre le front anglais dans les Flandres ont été victorieusement repoussées et cela avec de lourdes pertes pour les attaquants.

* * *

Lundi, 29 juillet.

Les troupes américaines et françaises continuant à repousser les Allemands ont traversé l'Ourcq et pénétré dans la ville de Fère-en-Tardenois. Au centre de l'aile alliée, au sud-ouest de Rheims, de violentes attaques par les Français leur ont permis de conquérir plusieurs villages d'importance stratégique et de s'approcher du chemin qui va de Dormans à Rheims. A Soissons et à Rheims, aux extrémités des pinces, les Allemands qui ont reçu d'importants renforts, résistent avec toute la ténacité possible. Ils se rendent compte qu'un succès des Alliés à ces deux points voudrait dire la ruine de tout le système de défense allemand.

Les canons à longue portée qui se trouvent au nord de Soissons, au nord et au nord-est de Rheims, tiennent ces points sous un formidable bombardement.

L'avance des Alliés est maintenant de plus de 12 milles. La cavalerie prend part à la lutte là où les Allemands retraitent. La retraite des Allemands se fait en bon ordre et se fera ainsi aussi longtemps que les troupes de choix allemandes qui se trouvent à Soissons et à Rheims tiendront bon. On se demande où les Allemands établiront leur ligne de résistance. On prétend que le prince héritier de Bavière fera une offensive contre le front franco-anglais dans les Flandres. Rien ne démontre jusqu'ici qu'il en ait l'intention.

* * *

Mardi.

Fère-en-Tardenois est maintenant tout entre les mains des Américains et des Français. C'est le prix d'une lutte très acharnée. Le village de Rozoy a été pris par les troupes françaises qui ont sur ce point avancé leur ligne de 1500 verges. Les hauteurs qui dominent Fismes sont maintenant entre les mains des Français. On annonce de Constantinople que la Turquie est en mauvais termes avec l'Allemagne et qu'elle vient de rompre les relations diplomatiques avec le Kaiser.

* * *

Mercredi.

Les Allemands paraissent vouloir mettre fin à leur retraite. Aux combats d'arrière-garde succèdent les attaques de front. Les Alliés ont encore gagné du terrain, mais seulement après un acharné combat. Les réserves allemandes prennent plus que jamais part à la mêlée. Le combat a surtout été violent au centre et aux extrémités de la ligne de bataille.

LE LOYALISME DES PROVINCES ANGLAISES

Un journal de Toronto était ébahi d'apprendre que depuis déjà plusieurs semaines, la province de Québec est au premier rang au point de vue de l'enrôlement. Naturellement, il en profite pour parler de l'esprit nouveau de la province de Québec.

Nous ne cesserons jamais de répéter que Québec n'est pas imbu d'un esprit nouveau comme on le prétend chez nos voisins. C'est le vieil esprit libéral de Québec qui se manifeste, l'esprit qui veut que la minorité se plie aux décisions de la majorité.

Il est à parier que si un referendum était pris dans notre province, l'immense majorité des électeurs se prononceraient contre le service militaire obligatoire. Mais, la majorité des électeurs du pays s'étant prononcé en faveur de cette mesure, les Canadiens-français, imbus du véritable esprit démocratique, du libéralisme bien compris, se conforment à la loi beaucoup mieux que leurs concitoyens des provinces qui ont donné des majorités phénoménales à ceux qui avaient fait de la conscription le seul article de leur programme à la dernière élection générale.

Une fois la loi votée, les Canadiens français de Québec ont, en grand nombre, réclamé l'exemption, au grand scandale des journaux tories des autres provinces — mais, les citoyens de Québec comme d'ailleurs ceux de tout le Canada n'avaient-ils pas le droit bien défini en vertu de l'acte même du service militaire, de demander l'exemption?

Si l'exemption leur a été refusée, ils se sont soumis sans un murmure à la loi qu'ils n'approuvaient pas, mais qui était approuvée par la majorité des électeurs.

Contrastons la conduite des Canadiens-français avec celle de leurs compatriotes des autres provinces, surtout celles de l'Ouest, qui ont donné de si fortes majorités aux candidats unionistes lors de la dernière élection.

Notre province tient aujourd'hui le premier rang au point de vue de l'enrôlement, ceci en dépit des attaques mesquines dont notre province a été victime, attaques qui ont failli causer un conflit irréconciliable entre les deux grandes races qui peuplent notre pays.

Chez nos voisins, à part les manifestations de Kitchener, il n'y a pas eu de manifestations contre la conscription — peut-être parce que des agents provocateurs n'avaient pas été délégués chez eux pour y promouvoir des attentats à la dynamite. Par contre nous lisons tous les jours dans les journaux de l'Ontario, perdus parmi les faits divers ou annoncés en dix longues lignes au bas des réclames, des nouvelles qui auraient donné lieu à des titres de cinq colonnes et à des articles de rédaction, si les faits qu'elles rapportent s'étaient passés dans le Québec. Qu'on en juge:

Nous avons rapporté ici même, il y a déjà quelque temps, la découverte d'un véritable arsenal à Toronto, arsenal qui, au dire même des journaux ontariens, devait servir aux "alien ennemies". Nous avons signalé l'existence d'un camp armé à Pembroke, Ontario, où des déserteurs de l'armée et des conscrits, cherchant à éviter la loi du service militaire, défient depuis le 11 avril, les autorités militaires de venir les prendre. Dans notre numéro du 27 avril, nous avons cité toute une série de cas où des invididus des provinces anglaises avaient tué les agents de la police fédérale ou préféré se soumettre à une condamnation aux travaux forcés plutôt que de prendre les armes!

Voici encore quelques menus faits racontés en trois ou quatre lignes et perdus au milieu d'annonces ou dans des pages peu lues des journaux de Toronto:

A Bracebridge, Ontario, Dalton Oliver dépose ses habits sur le bord de la rivière pour faire croire qu'il s'est noyé. On le retrouve sur la ferme de son père où il s'était caché pour éviter le service militaire.

A Toronto le 25 avril, la police arrête dans une salle de billard, 28 insoumis dont trois ont voulu résister par les armes.

A Kitchener, le 20 avril, Nelson Levan assomme avec un marteau le policier qui tente de l'arrêter comme insoumis.

Le 3 mai à Toronto, James Patterson, Alexander T. Gibbs et Geo. F. Golding, (ce dernier un déserteur), refusent de revêtir l'uniforme et sont condamnés au bagne.

Sont-ce là des faits isolés? Evidemment non, ce sont ceux qui sont les plus connus du public que les journaux ne purent laisser passer sans mention de peur d'ébranler la confiance que l'on a dans leur service de nouvelles.

La plus grande preuve que les journaux d'Ontario cherchent à cacher autant qu'ils le peuvent les manifestations contre la loi du service militaire obligatoire, c'est que tout dernièrement un officiel de l'armée canadienne se plaignait du grand nombre d'individus de l'Ontario qui avaient recours à la **mutilation** pour éviter le service militaire.

Les cas où des individus se sont coupés l'index de la main droite pour ne pas pouvoir tirer le fusil sont si nombreux que le gouvernement a décidé de forcer ces réfractaires à endosser l'uniforme quand même et à faire du service dans les corps des ingénieurs ou comme ambulanciers.

Et tandis que nos Canadiens-français se livrent à la culture intensive, tandis que l'oeuvre des jardins de guerre obtient chez nous un succès inespéré, la nouvelle nous arrive de Peterboro que les fermiers ont un grand surplus de pommes de terre qu'ils entendent donner à leurs cochons plutôt que de les vendre aux prix courants!

Tandis que nos Canadiens-français ont contribué et contribuent largement à toutes les oeuvres de guerre, le conseil de la bourse des grains de Winnipeg, exprime l'opinion que le gouvernement devrait lui-même pourvoir au Fonds Patriotique, de la Croix-Rouge, etc.

Nos voisins, en gens pratiques bien vus de la métropole anglaise et prétendre qu'eux seuls au Canada ont soutenu le fardeau de la guerre: c'est pourquoi l'on tient tant à cacher les faits que nous signalons. Que la moindre peccadille se passe chez nous, et de suite nous en lisons un rapport exagéré en première page des journaux ontariens, avec titres et sous-titres en caractères gras.

Qu'on le sache bien, les Canadiens-français ne sont pas déloyaux à l'Angleterre, et, comme l'a fort bien dit Lord Elgin, "qui sait si le dernier coup de canon tiré pour maintenir un drapeau anglais sur le continent américain ne sera pas celui d'un Canadien-français!"

L'Administration.

SITUATION DES VIVRES EN FRANCE

En 1917, la production du blé en France a été de 45% de la production normale, soit de 36% du besoin normal de ce pays. Après avoir soustrait la quantité nécessaire pour ensemencer, la production de 1917 n'a laissé qu'un tiers du besoin normal. La France est à la ration d'une livre de viande par personne, par semaine, y compris la viande de cheval. Sa ration de sucre, par personne, par mois, est de 1 livre et un dixième.

Autour de la Ferme

LA LUZERNE

Inoculation et culture

La luzerne, appelée "Alfalfa" en anglais, est une plante fourragère, de la famille des légumineuses, tout comme les pois, les fèves et les trèfles. Elle sert aussi à améliorer le sol, et, à cause de ces deux qualités, elle mérite toute notre attention.

Les plantes de cette famille sont riches en éléments azotés, c'est-à-dire en protéine, et c'est la protéine qui joue le plus grand rôle dans la formation de la chair et des muscles de l'animal; chez la vache laitière, c'est cette même substance qui sert à former le caillé du lait. Elle a une valeur incalculable pour améliorer le sol, car elle possède le pouvoir de tirer de l'air la plus grande partie de l'azote qui entre dans sa composition, et enrichit ainsi le sol en azote: or l'azote est l'élément le plus nécessaire pour la production d'abondantes récoltes.

Ses racines sont très utiles, non seulement à cause de l'engrais qu'elles laissent dans le sol en s'y décomposant, mais aussi parce qu'elles ouvrent le sous-sol, le rendent plus perméable à l'eau de surface, ce qui protège les récoltes en temps de pluies trop abondantes ou trop fréquentes. Le sous-sol plus profondément ouvert emmagasine l'humidité pour en nourrir les plantes en temps de sécheresse.

Un champ de luzerne fait un excellent pâturage; la quantité de nourriture qu'elle fournit à l'acre et sa valeur nutritive la mettent au-dessus de toutes les autres plantes fourragères.

Toutes les catégories de bestiaux aiment la luzerne. Comme plante à pâturage, pour les vaches laitières, elle n'a pas d'égale. M. Z. Robert, de Letellier, Manitoba, nous disait que son pâturage étant devenu pauvre, il fit paître ses vaches laitières dans son champ de luzerne, et, au bout de quelques jours il constata que ses vaches donnaient presque le double de la quantité de lait qu'elles donnaient auparavant.

Mais certaines précautions sont nécessaires quand on commence à faire servir la luzerne comme pâturage, surtout s'il s'agit de vaches laitières; étant très friande de la luzerne, elle leur causera souvent des indigestions gazeuses. C'est pour cette raison que les premiers jours, on ne doit pas laisser paître les vaches laitières plus de deux ou trois heures par jour, dans la luzerne, surtout si elle est humide. Il ne faut jamais, en aucun temps, laisser paître la luzerne très ras.

La luzerne est vivace, elle peut vivre de longues années dans un milieu favorable. Des recherches faites au Collège d'Agriculture du Manitoba nous ont démontré que dans certains cas, on n'avait pas eu un succès satisfaisant, pour la simple raison que le sol où elle avait été semée ne contenait pas ces bactéries qui s'attachent aux racines en forme de nodules, et ont la propriété de nourrir la plante en absorbant l'azote de l'air.

Dans ce cas la luzerne pousse bien la première année, mais, l'été suivant, le manque de vigueur est apparent, les tiges prennent souvent une couleur claire ou jaunâtre.

La cause de ce manque de vigueur est facile à trouver.

Les tiges qui exigent une grande quantité de nourriture ont, la première saison, absorbé la majeure partie de l'azote assimilable du sol, et elles en ont manqué pour la récolte de la deuxième année.

Il est donc très important que ces bactéries se trouvent dans le sol qui doit servir à la culture de la luzerne.

Ces bactéries se développent rapidement et emmagasinent dans la plante de très grandes quantités d'azote qui, après la décomposition des racines ou de la plante elle-même, restent dans le sol et augmentent sa fertilité.

Ces bactéries peuvent être introduites dans le sol de deux manières:

1o. Au moyen de terre prise dans une vieille luzernière et répandue sur le terrain qui doit être semé en luzerne.

2o. En innoculant la semence avec une préparation contenant les bacilles à luzerne, préparée par le Prof. C.-H. Lee, au Département de Bactériologie du Collège d'Agriculture du Manitoba.

Comment inoculer la terre

1.—La terre doit être prise dans une vieille luzernière qui a été inoculée. Sur les racines de cette luzerne nous devrons trouver des nodules qui tiennent aux racines par des petits fils. Ces nodules sont d'une couleur blanchâtre et à peu près de la grosseur d'une tête d'épingle.

2.—Il ne faut pas que cette terre soit exposée au soleil, ou qu'un trop long délai dans le transport lui ait donné le temps de se dessécher. Il faut que cette terre ait gardé sa fraîcheur.

3.—De meilleurs résultats seront obtenus en répandant cette terre sur le champ, en même temps qu'on sème la luzerne.

4.—Il est préférable de répandre cette terre sur le terrain à luzerne quand le temps est sombre, et herser aussitôt.

5.—Il faut employer au moins 100 livres de terre à l'acre.

Les deux manières d'inoculer ont donné de bons résultats; il est cependant préférable d'inoculer la semence au lieu d'inoculer le terrain pour les raisons suivantes:

Quand on veut semer une grande étendue en luzerne, le transport de cette terre est coûteux, à moins qu'on puisse s'en procurer dans le voisinage. Il y a danger que cette terre contienne des mauvaises herbes. De plus, si pour des raisons quelconques, il y a délai dans le transport de la terre et qu'elle soit devenue très sèche, souvent les bactéries auront péri.

Manière d'inoculer la semence avec des bactéries préparées au Collège d'Agriculture

1.—Une bouteille de bactéries suffit à inoculer 60 livres de semence de luzerne ou de trèfle, mais quand même on n'aurait qu'une quantité beaucoup moindre de semence, tout le contenu de la bouteille doit être employé, tout comme pour 60 livres.

2.—La bouteille ne doit être ouverte qu'au moment de l'emploi.

3.—Prenez une chopine de lait doux, écrémé, ajoutez-y quatre cuillerées de temps à autre, puis mettez refroidir.

4.—Si l'on doit inoculer moins de 60 livres, on devra employer une quantité proportionnelle de lait et de sucre.

5.—Quand ce lait sera suffisamment refroidi, c'est-à-dire à la température de 70 à 80 degrés F., on versera un peu de lait dans la bouteille contenant les bactéries, et, après l'avoir bouchée et bien agitée, on videra le contenu dans le vaisseau contenant le lait. Cette opération doit être répétée cinq ou six fois.

6.—La gélatine dans la bouteille ne se dissoudra pas, elle devra être brisée à l'aide d'un petit bois propre. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit totalement dissoute, car les bactéries se trouvent à la surface de la gélatine.

7.—Après avoir mis la graine de luzerne en un petit tas sur un plancher ou une table propre, on arrose la semence de ce lait, et, après l'avoir bien brassée, à la main ou à l'aide d'une pelle, pour que la semence soit bien humectée de ce liquide, on l'étend en une couche mince, à l'ombre, car un soleil ardent peut détruire les bactéries. En la remuant de temps en temps elle devra être sèche et prête à être semée au bout d'une demi-heure.

8.—La semence doit être hersée ou recouverte dès qu'elle est semée, surtout si le soleil est ardent.

9.—L'inoculation en bouteille doit être employée dans la limite d'un mois après sa réception.

10.—En faisant la demande de bacilles d'inoculation on devra mentionner quelle sorte de semence on désire inoculer, car les bacilles ne sont pas les mêmes pour différentes semences.

Une bouteille est suffisante pour inoculer 60 livres de semence de luzerne, de trèfle rouge, de trèfle d'odeur (mélilot), de pois des champs et de jardin, et de fèves. Prix: 25 sous la bouteille. Cela représente les frais d'emballage et de port.

Des directions détaillées pour faire l'inoculation accompagnent chaque bouteille.

I. VILLENEUVE,
Département d'Agriculture, Winnipeg.

LE JARDIN POTAGER

Choux Rouges. — Choux de Milan (de Savoie). — Choux de Bruxelles

Les choux rouges ne sont qu'une variété, non pas une espèce. Ils se cultivent absolument comme les autres choux dont je vous ai parlé dans les articles précédents. Je n'en connais pas de variété précoce; d'ailleurs on les utilise surtout durant l'hiver. Ils sont alors très estimés comme marinade; on les hache fin, et on les laisse mariner dans le vinaigre; on y ajoute ensuite du poivre, du sel et de l'huile; on a ainsi une excellente salade dans une saison où il n'est pas facile d'en avoir d'autre. On peut faire une salade semblable avec des choux ordinaires. Par contre les choux rouges se mangent comme les autres, cuits et assaisonnés au beurre; ils sont même, je dirais, plus tendres et de meilleur goût que les autres; leur seul défaut, c'est leur apparence qui n'est pas aussi agréable.

Il y en a cinq ou six variétés très recommandables. La meilleure est le "**chou rouge gros**". Cette variété n'existe pas dans les catalogues du pays. Mais on trouve ici le "**Mammoth Red Rock**", qui se rapproche beaucoup du "Rouge gros".

"**Choux de Milan**"—"**de Savoie**",—On réunit sous ce nom toutes les variétés, qui au lieu d'avoir les feuilles lisses, les ont entièrement cloquées, ou comme on dit, frisées. En France on appelle ces choux: "Choux de Milan"; ici on leur donne le nom de "Choux de Savoie". Le nom importe peu. Cette variété est ordinairement plus tendre que les autres choux à feuilles lisses; le goût aussi en est plus doux.

La culture est exactement la même que pour les choux à feuilles lisses. J'ai un catalogue de France qui donne vingt variétés différentes de choux de Milan, et il y en a pour toutes les saisons. Dans les catalogues du pays je n'en trouve que deux: "**Chester Savoy**" et "**Drumhead Vertus**". Comme on ne peut se procurer facilement les variétés des vieux pays, je ferai remarquer que les deux variétés cultivées ici sont des variétés d'automne; il importe donc de les semer et de les planter pour les avoir à l'entrée de l'hiver. Le "Drumhead Vertus", ou, comme on dit en France, le "chou Milan gros de vertus", est un beau et gros chou de qualité parfaite, qui se garde bien l'hiver; mais il n'est pas hâtif; il importe donc de le semer au mois d'avril, pour le mettre en pleine terre à la fin de mai ou dès le commencement de juin; en attendant plus tard on s'expose à n'avoir que des pommes à moitié formées.

"**Choux de Bruxelles**": en anglais "Brussels sprouts".—Le chou de Bruxelles a quelque analogie, par son feuillage vert et un peu cloqué, avec les choux de Milan; mais il pousse très haut, plus haut qu'aucun chou pommé; et jamais les feuilles ne se réunissent pour former une pomme.

Le produit du chou de Bruxelles consiste dans les rejets, qui se développent à l'aisselle de toutes les feuilles principales, le long de la tige. Ces rejets sont composés de petites feuilles creuses en forme de cueiller, et très serrées les unes contre les autres, s'enboîtant étroitement et formant de petites pommes rondes ou à peu près, et en grande quantité. Les premiers rejets apparaissent en bas de la tige d'abord, puis de plus en plus près du sommet à mesure qu'on fait la cueillette. Ces petites pommes, que l'on cueille, dans les vieux pays, durant une grande partie de l'hiver, font un mets vraiment délicieux; le goût en est fin, et ne fait guère songer même aux meilleurs choux pommes.

Le chou de Bruxelles qui en France résiste aux plus grands froids, ne peut malheureusement pas résister au climat trop rigoureux du Manitoba. C'est pourquoi, si vous désirez goûter à cet excellent légume, il faut vous y prendre de bonne heure. Semez à la fin de mars ou au commencement d'avril, sur couche chaude, afin de pouvoir mettre en place au plus tard dans la première quinzaine de mai. Cultivez comme les autres choux. Vers la fin d'août, plus souvent en septembre, vous aurez de petites pommes à cueillir.

Quant aux variétés, elles ne sont pas nombreuses. On distingue le "**chou de Bruxelles ordinaire**", le "**demi-nain de la Halle**" et le "**Nain**". Le plus précoce et le plus productif pour le pays, c'est le "Demi-nain de la halle"; c'est celui qui, pour moi, a donné le plus de satisfaction. Ne croyez pas sur parole tout ce que vous disent les catalogues; les catalogues disent quelquefois la vérité... mais c'est par accident; en tout cas, soyez plutôt incrédule, et vérifiez avant de croire. Je vous ai dit que je vous parlerais un jour de tous ces catalogues; j'attends l'hiver prochain, où j'aurai plus de temps pour écrire.

En réalité, le chou de Bruxelles, qui est un des meilleurs légumes, n'est pas très pratique pour le pays. Celui-là seul qui a un grand jardin peut le cultiver. Je ne conseille pas à ceux qui n'ont qu'un terrain limité, de le cultiver. Il prend trop de place et ne paie pas la peine qu'il donne. Mieux vaut cultiver les légumes qui viennent facilement, et qui sans être aussi bons sont plus utiles.

Dans le prochain article, nous parlerons du Chou-Fleur.

UN ANCIEN JARDINIER.

LE PLUS BEL ELOGE

Hier, je parcourais avec beaucoup d'intérêt le livre de Georges Bellerive: "Eloges de l'Agriculture", et je me prenais à féliciter l'auteur de cette plaquette vraiment utile à notre époque. Ces éloges vengent notre profession des dédains superbes dont elle est l'objet en certains milieux et de l'indifférence de certains citadins.

Dernièrement, j'entendis un discours très élogieux sur la culture des champs.

Un cultivateur placé à ma gauche applaudissait avec frénésie:

—"Quel bel éloge!" dit-il.

—"Pas aussi beau que le vôtre, mon ami."

—"Commença? Je n'ai jamais parlé en public," dit-il avec surprise.

—"Vous avez fait un geste plus éloquent que tous les discours."

—???? !!!

Notre bonhomme disparut avec des points d'exclamations indignés dans toutes les rides de sa figure.

Cet homme, un cultivateur modèle, progressiste, ne se doutait pas de l'éloge fait par sa culture savante.

Le plus bel éloge, la plus belle démonstration en faveur de l'agriculture est faite par les cultivateurs de ce genre qui rendent leurs fermes productives, attrayantes.

Le plus bel éloge est fait par les cultivateurs qui savent attacher à la terre l'âme de leurs enfants.

Le plus bel éloge vient des terres cultivées avec science et méthode.

Le plus bel éloge est fait, en un mot, par ceux qui cultivent le sol avec amour, gaieté et bénéfice et qui l'illustrent par l'éclat de leurs grandes qualités et par le charme de leurs vertus.

—Extrait des "Première Semailles", par Georges Bouchard, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, P. Q.

PAS DE CEREALES POUR LES ANIMAUX

Aujourd'hui, comme c'était il y a cent ans, dit le Ministère des Vivres d'Angleterre, il n'y a pas de céréales disponibles pour la nourriture des animaux. Il n'y a pas même de dérivés déchetés de la mouture, vu que l'orge et le blé-d'Inde sont moulés à un tel degré extrême d'extraction pour faire de la farine pour le pain, qu'il ne reste pratiquement rien qui puisse servir à la nourriture des animaux. Cette situation est devenue une nécessité imposée par les circonstances.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 30 juillet

No 1 Nord déchargé	$2.21
No 2 Nord déchargé	2.18
No 3 Nord déchargé	2.15
No 4 Nord déchargé	2.08
No 5 Nord déchargé	1.96
No 6 Nord déchargé	1.87
Fourrage, déchargé	1.78
No 1 Nord "Tough"	2.15
No 2 Nord "Tough"	2.12
No 3 Nord "Tough"	2.07
No 4 Nord "Tough"	2.02
No 5 Nord "Tough"	1.90
No 6 Nord "Tough"	1.82
Fourrage, "Tough"	1.65
No 1 Nord rejeté	2.11
No 2 Nord rejeté	2.08
No 3 Nord rejeté	2.03
No 4 Nord rejeté	1.94
No 1 Nord "Smutty"	2.12
No 3 Nord "Smutty"	2.05
No 2 Nord "Smutty"	2.09
Rejeté No 1	2.11
Rejeté No 2	2.08
Rejeté No 3	2.03

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ .89⅜
3 C. W., déchargé	.86⅜
Extra 1 four., déchargé	.86⅜
No 1 fourrage, déchargé	.83⅜
No 2 fourrage, déchargé	.80⅜

ORGE

No 2 C. W.	$1.25
Fourrage	1.25

LIN

No 1 C. W., déchargé	$4.58
No 2 C. W., déchargé	4.55

SEIGLE

C. W.	$1.80

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.00 à $13.00
Pâturage. Ord.	$9.00 à $10.50
Choix, 'feeders'	$8.00 à $8.50
Bon	$7.00 à $7.75
Choix "stockers"	$8.00 à $9.00
Ordinaires 'stockers'	$6.00 à $7.00
Veaux.—	
De choix. Légers	$8.00 à $11.00
De choix. Lourds	$9.00 à $9.50
"Bulls".—	
Excellents	$8.00 à $8.50
Bons	$5.00 à $5.75
"Oxen".—	
Excellents	$8.00 à $9.25
Bons	$7.00 à $8.00
Ordinaires	$5.00 à $6.25
Vaches.—	
Excellents	$9.00 à $9.75
Choix	$8.00 à $9.00
"Cutters"	$6.50 à $7.00
"Canners"	$4.00 à $5.20
Taures.—	
Excellents	$9.50 à $11.00
De choix. 'Stockers'	$7.50 à $8.00
Bonnes	$7.00 à $7.p5
Cochons.—	
Choix	$19.00
Légers (110 et moins). Prix	$12.00
Lourds. Choix	$13.50 à $15.00
Truies	$12.00

PRODUITS

Prix de gros

Oeufs—

Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg

Frais pondus	$ .42
Frais	.40
Beurre.—	
Crêmerie	$ .43
De ferme	.40
Prix au producteur:—	
De ferme	.35
Crêmerie	.40
Viandes—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42
Volailles—	
Poulet	.35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.25
Five Roses. 2 de 49 liv.	$5.30
Five Roses. 4 de 24 liv.	$5.45
Purity. Sac de 98 liv.	$5.25
Purity. 2 de 49 livres	$5.30
Purity. 4 de 24 livres	$5.45
Royal Household. 98 livres	$5.25
Royal Household. 2 de 49 liv.	$5.30
Royal Household. 4 de 24 liv.	$5.45

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra ... $9.60 à $10.10

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Légumes—

Patates du Manitoba ... 90 à $1.10

Foin—

"Timothy" No 1	$24
"Timothy" No 2	$22
"Red Top" No 1	$20
"Red Top" No 2	$18

LA FEMME PATRIOTE, D'APRES LA BIBLE

Par G. Bontoux, chanoine titulaire, directeur au Grand Séminaire de Gap. Un volume in-8 couronne. Broché: 1 fr. 25. — Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Après nous avoir donné **le Culte de la Patrie d'après la Bible**, M. Bontoux nous offre aujourd'hui l'exemple de la femme patriote. Avec sa connaissance parfaite de nos saints Livres, l'auteur a glané abondamment dans ce champ d'édification qu'est l'Ecriture Sainte et il en a extrait les figures les plus attachantes qui représentent dans le sexe faible la force morale et patriotique.

Cette force morale est d'aspect divers et répond aux multiples situations que crée l'état de guerre. Tour à tour M. Bontoux fait défiler devant nos yeux étonnés la patriote qui parle en avocate, en parlementaire ou en suppliante pour le salut de sa patrie; la patriote lyrique ou inspirée qui chante les victoires de la nation; la patriote qui pleure, émigrée, captive ou endeuillée; la patriote qui agit en sauveur pour éloigner de son pays les horreurs de la guerre ou de son roi le glaive du meurtre; la patriote qui combat en soldat et extermine de ses propres mains les chefs ennemis; la patriote qui meurt enfin, rançon de la victoire des siens ou héroïque défenseur de la religion et des lois de son pays.

Galerie admirable où, à côté des noms familiers que nous a fait connaître l'histoire sainte de notre enfance, figurent d'autres noms, moins connus peut-être, et non moins dignes de notre admiration comme de notre imitation.

Toutes ont au coeur le culte de la Patrie et la série de ces femmes incomparables se clot par la Reine des martyrs, la Vierge Mère. M. Bontoux fait à juste titre remarquer que si, dans les desseins éternels de Dieu Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, dans la pensée des Juifs et du Grand-Prêtre, il devait mourir "pour la nation". Et cette pensée, au dire de l'Evangéliste, était aussi celle de Dieu, car ajoute-t-il, "Caïphe ne dit pas cela de lui-même; mais, étant Pontife cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation." Ainsi donc, Jésus est le modèle des patriotes qui meurent et Marie, sa Mère, le modèle des patriotes qui immolent leur fils sur l'autel de la Patrie.

Attachant par sa composition narrative, ce petit livre montre en outre que le patriotisme pratique n'est pas l'apanage exclusif du soldat, et par les situations diverses dans lesquelles se meuvent les personnages qu'il met en scène, il offre pour les situations semblables qui peuvent se réaliser, un exemple vivant et un précieux enseignement.

ARRIVEE DE MGR PROVENCHER A LA RIVIERE-ROUGE

(Suite de la page 4)

bres du clergé, M. H. Béliveau, maire de Saint-Boniface, le Dr F. Lachance, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, M. G. Charette, président de l'Union Nationale Métisse St-Joseph, l'hon. Juge Prud'homme et l'hon. Joseph Bernier.

Mgr Dugas exprima dans les termes suivants les sentiments du clergé de Saint-Boniface.

A Sa Grandeur

Monseigneur Béliveau,
Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Nous lisons au livre d'Esther que le roi Assuérus, le coeur malade des ennuis de la vie, retrouvait le calme et le repos en se faisant lire les histoires et les annales des temps écoulés: jussit que sibi afferri historicas et annales priorum temporum. La bonne Providence nous a préparé à tous ce grand et efficace remède, savoir le consolant et glorieux souvenir de notre passé. Votre pastorale annonçant le centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface nous prouve que votre âme a contemplé avec joie ces géants par l'intelligence et le coeur venant jeter les fondements de l'immense Eglise de l'Ouest. Vous avez vu leurs difficultés, leur générosité et leurs succès.

Comme Assuérus, vous avez dit: quel honneur et quelle récompense ont-ils reçus pour cette fidélité? Le Maître avait promis le centuple ici-bas et la vie éternelle. Ils ont eu le centuple des âmes qu'ils ont laissées là-bas — le centuple du bien opéré, et, surtout le ciel, le ciel qu'ils voulaient gagner pour eux et pour les délaissés qu'ils venaient sauver ici.

Comme Assuérus, vous vous êtes demandé: que doit-on faire pour honorer ceux que le roi veut combler d'honneurs. Vous avez compris la réponse d'Aman: le premier des Princes doit lui-même crier partout leur éloge. Aussi votre pastorale jette devant le public le grand nom de Mgr Provencher et de ses compagnons Dumoulin et Edge. Vous avez dit leurs travaux et leur dévouement. Vous avez voulu nommer les précurseurs du fondateur de cette Eglise de Saint-Boniface: Mesaiger, Aulnault, Coquart, de la Morinie, jésuites. Vous avez aussi jeté aux oreilles du public et à l'histoire le nom des prêtres séculiers et de la belle communauté des Pères Oblats de Marie-Immaculée, tous collaborateurs dévoués et efficaces des grands évêques de Saint-Boniface. Après cela ceux qui réfléchissent ont dû dire: Gesta Dei per Francos. Vous avez donc honoré ceux que le roi veut honorer.

Vous avez énuméré le résultat des travaux de ces grands ouvriers: 6 provinces ecclésiastiques, 300,000 catholiques, 338 religieux, 262 prêtres séculiers, 1,580 religieuses. Vous avez proclamé la générosité de la Province de Québec et de la France envoyant des missionnaires et des aumônes; encore là: Gesta Dei per Francos. Ces annales des temps écoulés nous donnent comme à vous joie, légitime fierté et reconnaissance.

Un autre événement très important et très heureux s'unit au centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface: c'est le 25me anniversaire de votre sacerdoce. Vous le mentionnez à peine. Ce quart de siècle a été complètement pour l'Eglise de Saint-Boniface. Vos études à Rome étaient pour Saint-Boniface. A votre retour vous avez occupé des postes pénibles, et nous le savons, peu en rapport avec vos goûts. L'économat, la procure, sourient peu à un prêtre qui n'a rêvé que les âmes. Vous avez cependant tout accepté pour le bien du diocèse; mais non sans vous faire violence. C'est ainsi que Dieu vous préparait à l'épiscopat. Depuis cinq ans, l'onction sainte vous a placé parmi les princes de l'Eglise. Vous avez été l'auxiliaire fidèle de celui qui vous avait choisi et vous avez recueilli une partie seulement de son héritage. Vous avez accepté généreusement les circonstances et vous avez donné votre temps, vos forces et tout votre coeur à ce qui vous reste de la grande Eglise de Saint-Boniface. Vous vous êtes donné tout entier à toutes les oeuvres: prédication, éducation, agriculture, colonisation, presse, tout à reçu votre travail et votre poussée. Nous avons le droit et le devoir de dire votre labeur, votre zèle et votre dévouement, et, vous avez droit à la reconnaissance des fidèles et du clergé. Voilà encore les annales du passé.

Que vous réserve l'avenir? Tout est sombre, c'est vrai! Une chose, cependant, doit vous réconforter: votre clergé est avec vous, prêt au travail, au sacrifice, à l'obéissance; je puis en dire autant des fidèles. Il me semble que, pour un évêque, c'est presque tout, pour ne pas dire tout.

Vous avez refusé toute offrande, mais vous voulez bien accepter les voeux, les prières et le complet dévouement que le clergé et les fidèles déposent à vos pieds.

Puissiez-vous, Monseigneur, diriger encore bien des années cette chère Eglise de Saint-Boniface, et vous acheminer respecté de tous et plein de mérites, vers vos noces d'or, vos noces de diamant et vos noces éternelles.

Le clergé de Saint-Boniface;
Par F.-A. Dugas, P.-A., V.G.

• • •

Monseigneur y répondit comme suit:

Nous célébrons un bien grand anniversaire pour le diocèse de Saint-Boniface. Vous faites remarquer, Mgr le Vicaire-Général, qu'une mention discrète seulement est faite dans la lettre pastorale publiée à l'occasion du centenaire d'un autre fait, je veux dire le vingt-cinquième anniversaire d'ordination du titulaire actuel de Saint-Boniface.

C'est justice, je crois, et c'est de plus rester dans les limites prévues par la rubrique. Quand un double de première classe vient en concurrence avec un simple, tout l'office se fait du premier et on omet le second. Votre adresse relève le second jusqu'au rite de double de seconde classe au moins; je crois bien que je devrai vous en donner l'absolution.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit du centenaire. Je me suis efforcé de mettre tout mon coeur dans la lettre pastorale publiée à cette occasion. Je ne puis regretter qu'une chose, c'est qu'elle ne fête pas plus glorieusement un anniversaire si important pour le diocèse et l'Ouest Canadien tout entier. Dieu a égard à la bonne volonté. J'ose espérer que les hommes, ses serviteurs, en feront autant. Le clergé est la joie et la couronne de l'Evêque. Que peut faire l'évêque sans lui. Aussi avec quel bonheur je le vois rendu en aussi grand nombre ce midi pour fêter le fondateur de cette Eglise.

Nous avons dû limiter nos invitations. J'en ai dit la raison dans ma lettre pastorale. Nous espérons que personne n'y verra indifférence ou oubli.

Je ne saurais reprendre mon siège sans remercier les distingués prélats qui ont bien voulu suspendre les travaux importants de cette saison; quelques-uns leur visite pastorale, pour venir rehausser par leur présence l'éclat de nos modestes fêtes. C'est bien leur fête, puisque le territoire de chacun faisait partie de la juridiction de l'illustre héros de la fête de ce jour.

• • •

Les circonstances spéciales par lesquelles passent le monde n'ont pas permis que les fêtes fussent assez grandioses pour que l'illustre Cardinal Bégin, le successeur de celui qui envoya Mgr Provencher à la Rivière-Rouge, fût invité aux fêtes. Il a voulu cependant s'associer à la joie de Saint-Boniface en envoyant la dépêche suivante:

Monseigneur Béliveau,
Archevêque de Saint-Boniface.
L'Eglise-mère de Québec s'associe de tout coeur aux joyeuses fêtes jubilaires de l'Eglise et de l'archevêque de Saint-Boniface.
Félicitations cordiales, souhaits de bonheur et de prospérité.
Cardinal Bégin.

• • •

Monseigneur le chargé d'Affaires à la Délégation apostolique a eu la délicate attention d'envoyer la dépêche suivante:

Ottawa, 25 juillet 1918.
A Sa Grandeur
Monseigneur A. Béliveau,
Archevêque de Saint-Boniface.
A l'occasion d'une si grande joie, recevez mes voeux sincères.
Monseigneur Filippi.

• • •

Nous ne saurions clore le compte-rendu du banquet sans dire un mot du menu. C'est une pièce artistique qui a fait prime. Il était en grande demande immédiatement après le banquet et tous les désirs n'ont pas pu être satisfaits.

L'inspiration et l'exécution viennent des bonnes religieuses des Saints Noms de Jésus et Marie, de l'Académie Saint-Joseph de Saint-Boniface. C'est historique, artistique et délicat.

L'insigne de la fête venait de la même source et avait les mêmes qualités.

• • •

Différentes dépêches de félicitations furent reçues dans le cours de la journée, au nombre desquelles nous relevons celle de l'Association d'Education de l'Ontario, envoyée par son illustre président, l'honorable Sénateur Landry.

"L'Association d'Education Canadienne-française salue avec respectueuse admiration le noble chef de l'Eglise manitobaine et profite du présent anniversaire de son ordination pour lui offrir avec ses félicitations les voeux les plus ardents qu'elle forme pour son bonheur. Que Dieu le conserve longtemps à l'affection de son troupeau et à la reconnaissante admiration de ses concitoyens.

P. Landry.

L'Association d'Education du Manitoba a voulu aussi, par son exécutif, exprimer ses voeux à Monseigneur l'Archevêque à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire d'ordination.

LE GARCON DE BANQUE

Voici une histoire que je tiens d'un de mes amis, l'abbé X, vicaire dans une des paroisses de Rouen.

Je crois, cher lecteur, que vous y trouverez à la fois plaisir et profit.

C'est l'abbé X qui parle:

"Je rencontrais souvent sur mon chemin un garçon de banque, l'air affairé, le portefeuille sous le bras, et de gros sacs d'écus plein les mains. Cet attirail ne l'empêchait pas de me saluer chaque fois d'un grand coup de son grand chapeau à claque. Cela finit par m'intriguer. J'étais bien sûr de n'avoir eu avec cet employé aucune relation financière; peut-être avais-je fait faire la première communion à un de ses enfants, ou visité quelque malade son parent, et le brave homme m'en gardait un bon souvenir. Plusieurs fois la pensée me vint de lier conversation avec lui; mais le moyen? Je ne savais pas même son nom.

Connaissez-vous, dis-je un jour à un négociant de mes amis, un garçon de banque que je vois souvent entrer chez vous?

— Il y a plusieurs garçons de banque; comment est fait le vôtre?

— Cinquante ans et une haute taille.

— Avec d'épais favoris?

— Justement.

— C'est le père Léonard, un brave homme...

— Et un homme très poli.

— Mais comment: je le croyais au contraire rond et même brusque.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il use, à me saluer, son chapeau à claque.

— Eh bien! vous avez de la chance.

Quelques jours après, je rencontrai mon homme à l'extrémité d'un faubourg.

Bonjour, monsieur Léonard, lui dis-je en répondant à son salut. Vous en portez toujours de ce vil métal?

— Oui, monsieur, et de ces vils chiffons de papier.

— Vous devez avoir peu de relations avec nous; les prêtres sont pour la banque une maigre clientèle.

— C'est vrai, dit-il, et pourtant c'est avec un prêtre que j'ai fait ma meilleure affaire.

— Comment cela?

— Oh! c'est une histoire un peu longue!

— Voyons! contez-moi cela tout en marchant.

Soit! et je ne vous demande pas le secret.

Voyez-vous, monsieur, continua-t-il, il ne faut pas de distractions dans notre partie: il y a cinq ans, j'en eus une qui faillit me coûter cher. J'avais fait ma tournée habituelle: revenu chez moi, je fais ma caisse, et savez-vous ce que je trouve, je veux dire ce que je ne trouve pas? Dix mille francs ni plus ni moins, dix billets de mille francs que j'avais oubliés bêtement là, ou là: vous sentez si ça me donna un coup! Je retourne dans toutes les maisons où j'étais allé. Rien!... pas de trace de mes billets. Je passe une nuit blanche. Le lendemain, je retourne chez mes négociants: rien encore. Il falut se confesser au directeur de la banque. M. Desmaisons fut très bon, me plaignit, et m'accorda un mois pour payer. Quel mois j'ai passé! Enfin, c'est de l'histoire ancienne... Heureusement j'avais quelques actions sur la banque et j'y tenais: il y avait là le remplacement de mon fils, la dot de sa soeur, plus quelques douceurs pour mes vieux jours... Voir filer tout d'un coup... c'était dur. Trois semaines se passent: pas de nouvelles de mes billets... de petits oiseaux envolés. Je donne ordre de vendre mes actions. Je me creusais toujours la tête malgré moi pour me rappeler dans quelle maison j'avais pu laisser mes billets. J'ai fait bien des jugements... Voyons! comment est-ce que ma fille appelle ça?

— Des jugements téméraires.

— C'est ça: des jugements téméraires. Je ne vous parle pas du chagrin de ma femme et de mes enfants: vous sentez s'ils prirent la chose à coeur! Le mariage de ma fille était presque conclu avec un jeune homme du voisinage; quand il sut que le père Léonard était ruiné, ce sans-coeur cessa brusquement de venir à la maison. Ma fille est pieuse et fière mais un père voit clair, et je vis bien que Louise avait du chagrin: ce n'était pas fait pour me consoler. Ma femme fut plus courageuse que moi. Ces pauvres femmes! ça paraît faible; eh bien! monsieur, dans le malheur, ça a plus de ressort et de courage que l'homme. Tout de même, quoiqu'elle le cachât, la mienne avait un fameux chagrin. Elle alla consulter la somnambule; oui, monsieur, cette pauvre femme me l'a avoué depuis, et que son confesseur lui avait fait sur ce sujet une morale qui se portait bien.

— Pardon, monsieur Léonard, lui dis-je, votre femme vous a-t-elle dit ce que la somnambule lui avait répondu?

— Oh! des bêtises! Le plus clair c'est dix francs qu'elle a demandés pour sa peine. Où en étais-je? Je vous disais donc que j'avais donné ordre de vendre mes pauvres actions; j'en avais touché le montant, et je me préparais à aller payer M. le directeur, lorsqu'un soir, à la brune, je vois arriver un prêtre qui me demande M. Léonard: "C'est moi!" lui dis-je en l'introduisant dans mon bureau.

— N'avez-vous pas perdu de l'argent? me dit-il.

— Oui, monsieur, répondis-je tout tremblant: le 5 de ce mois, entre midi et quatre heures, j'ai perdu ou plutôt oublié quelque part dix billets de mille francs.

— Les voici, me répondit-il en me les présentant.

Ce n'était peut-être pas convenable, mais je sautai au cou de ce brave homme, et je lui dis que s'il avait besoin du père Léonard, soit de jour, soit de nuit, il n'avait qu'à faire un signe. Ce monsieur ne me donna pas d'explication, et je ne lui en demandai pas: je tenais mon argent, c'était l'essentiel. D'ailleurs je vis bien qu'il y avait de la confession et de la restitution là-dessous.

Lorsque je fus un peu remis, je le priai d'accepter deux cents francs pour ses pauvres.

Je n'accepterai rien du tout, répondit ce saint homme; seulement, voulez-vous me faire un plaisir?

— Oh! monsieur...

— Eh bien! dit-il en souriant, comme un saint qu'il était: donnez-moi votre pratique.

Je fus d'abord étonné, mais je compris bien vite. Je la lui donnai ma pratique. Tous les ans, à Pâques, je vais le trouver, et ma foi! je m'en trouve bien. Depuis ce temps-là, j'ai pris les prêtres en amitié, et ça me révolutionne lorsque j'entends dire du mal d'eux, et du Pape, et des évêques, par des gens qui ne savent ce qu'ils disent, un tas de parleurs qui feraient mieux de penser à leur fin de mois et de payer carrément leurs traites.

Ce disant, le père Léonard fit passer sous le bras gauche le sac d'écus qu'il tenait de la main droite, et prit congé de moi en me saluant d'un grand coup de son grand chapeau à claque."

J. Grange.

VIENT DE PARAITRE

"La Veuve consolée par Jésus", par J. de Nantel. — Un volume in-16 carré de 96 pages. — Broché: 1 fr. 25. — Préface de M. le Chanoine Poulin.

...Qu'une pauvre femme, accablée par une telle séparation, secoue enfin son chagrin, et après quelque temps donné aux larmes, cède au besoin de refaire sa vie, l'Eglise ne l'en blâmera pas. "Une femme, dit S. Paul, est liée par le mariage tant que vit son époux; s'il meurt, elle est libre de se remarier, mais dans le Seigneur." (I. Cor. VII). Mais si, selon le mot du même Apôtre, elle est "vraiment veuve", alors elle s'aperçoit que Dieu ne l'a frappée, séparée de celui qu'elle aimait, que pour la purifier davantage, la sanctifier, la rendre digne du céleste époux. "Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, n'a pu le ravir à votre coeur, que pour se substituer à sa place... Oui, maintenant Dieu a pris sa place." — Ecoutez S. Paul: "Celle qui véritablement est veuve et qui reste fidèle à son deuil, met son espérance en Dieu." la veuve chrétienne, appliquée à l'éducation de ses enfants, saintement occupée aux bonnes oeuvres, prudente, discrète, dévouée au prochain, exerçant sur ses sens parfois inquiets et sur son coeur envahi par des retours d'amertume, une vigilance de tous les instants, triomphe de tous les dangers, renverse tous les obstacles, et conduit sa vie, pure et sainte, vers le noble idéal qu'elle s'est fixé pour jamais. La lampe fidèle du souvenir toujours allumée dans son coeur. les célestes espérances illuminent son front. (Extrait de la Préface.)

Table des matières. — Chapitre I. Aube blanche. — Chapitre II. La tempête. — Chapitre III. Ombres et rayons. — Chapitre IV. La transfiguration de l'amour.

Voici un petit livre qui parle au coeur avec l'accent de la sincérité et l'autorité de la foi. Combien de foyers ont été brutalement privés de leur chef par la guerre! Que d'épouses sont tombées dans l'isolement du jour au lendemain, le coeur brisé, des projets d'avenir anéantis, l'éducation des enfants suspendue sinon arrêtée! A la femme fidèle, à celle qui n'avait qu'un amour — et c'est à celle-là que s'adresse l'auteur — il faut une forte dose d'énergie, une grande réserve de volonté pour ne pas se laisser abattre par le malheur, pour l'accepter avec résignation dans toute son étendue et dans toutes ses conséquences, et pour assumer à elle seule le poids d'un fardeau qui était fait pour être porté à deux.

Où trouver les forces nécessaires à l'accomplissement de ces multiples devoirs? La religion seule la possède et, dans la religion, la douce figure de Jésus que l'auteur nous montre comme le modèle des âmes souffrantes, le seul ami vraiment compatissant et dévoué, le seul secours vraiment efficace. A ces certitudes de la foi vient s'ajouter, pour les confirmer, l'exemple quotidien de l'égoïsme et de la futilité des consolations mondaines.

L'épouse déprimée qui aura lu ce livre et qui voudra bien s'abandonner à sa douce influence, sentira renaître en son coeur, non pas la joie qui est morte pour elle, mais ce bonheur spécial aux âmes sur lesquelles souffle, en les vivifiant, l'Esprit de Dieu qui est avant tout une force. (Le "Nouvelliste" de Bordeaux).

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande des finisseuses et des opératrices dans la fourrure, ainsi que des personnes sachant coudre à la main. Bon salaire. S'adresser à **A. Lanthier, 207 rue Horace, Norwood.**

On demande une sténographe avec expérience, sachant les deux langues. S'adresser **Casier postal 365, la "Liberté".**

A vendre.—Village de Notre-Dame de Lourdes, Man., deux et un tiers acres de terre avec maison de 18x22 pieds, cuisine de 10x12, remise de 10x18 pieds. Pour plus amples informations, s'adresser à **Jean-Pierre Fouillen, Notre-Dame de Lourdes, Man.**

A vendre.—A Saint-Pierre-Jolys, restaurant, hôtel et salon de barbier, bien meublé. Bonne clientèle et bon logis. Pour toute information, s'adresser à **M. I. Galipeau, Saint-Pierre-Jolys, Man.**

Un jeune homme, 22 ans, exempt de guerre, catégorie E, demande une position comme instituteur ou dans un bureau, ville de Saint-Boniface ou Winnipeg. Possède tous les certificats exigés par Ontario. Quatre années d'expérience dans l'enseignement du français et de l'anglais. S'adresser à **Emile Clément, St-Onge, Ontario.**

Un cultivateur d'expérience louerait ou achèterait une terre à blé près d'un village dans un centre canadien, ayant toutes les bâtisses nécessaires à la ferme. S'adresser à **Alexandre Nepveu, Inwood, Man.**

On demande une petite ferme de 160 à 240 acres, principalement en pâturage et foin, dans un rayon de 30 milles de Winnipeg et dans un centre français. S'adresser à **C. R., au soin de la "Liberté."**

$5.00 sont offerts pour tout renseignement qui aidera à trouver un "setter" blanc, chien pour la chasse au gibier à plume, long poil, nez rose, oreilles brunes et tache brune à la racine de la queue. Téléphonez: **Main 3844, Mlle Rogers, 151 avenue Lansdowne, Winnipeg, Man.**

On demande comme chauffeur d'automobile privé, un Canadien-français avec expérience et bien recommandé. S'adresser au **No 457, rue DesMeurons, Saint-Boniface, Man.**

SAINT-BONIFACE

Mme Valade, née Royal, d'Ottawa, qui était ces jours derniers chez son frère, le magistrat Royal, est actuellement à Edmonton pour quelques semaines et devra revenir passer encore quelque temps parmi nous avant de retourner dans la capitale.

* * *

A l'occasion des fêtes du centenaire de l'arrivée de Mgr Provencher et du jubilé sacerdotal de Sa Grandeur Mgr Béliveau, nous avions l'honneur de voir en notre ville Nos Seigneurs Sinnott, de Winnipeg, Legal, d'Edmonton, Mathieu, de Regina, McNally, de Calgary, et Budka, évêque ruthène.

* * *

Mme Théo. Bertrand est de retour d'une promenade de quelques jour chez son fils, le curé d'Inwood, Man.

* * *

On dit que le concert-promenade qu'on devait donner jeudi soir dernier dans les jardins de l'Archevêché, aura lieu probablement cette semaine au même endroit.

* * *

M. le curé Jubinville a annoncé, dimanche dernier, qu'il y aurait pèlerinage à Sainte-Anne des Chênes, le dimanche 11 août prochain. Le voyage se fera en auto. Tous ceux qui ont des autos sont invités à prendre part à ce pèlerinage et à mettre leurs voitures à la disposition des pèlerins.

* * *



L'offrande des petits

Il n'y a pas que les grands que les malheurs de France ont touché au coeur. Les tout-petits ont voulu, eux aussi, faire leur part. C'était touchant de voir ces enfants retrancher leurs friandises pour offrir une petite offrande à l'autel de la charité.

Un trone placé dans le couvent recevait l'offrande de chacun. Chaque petite pièce blanche représentait un sacrifice, une privation. A l'ouverture du trone la jolie somme de $10.29 a causé une agréable surprise et a été de suite envoyé au Secours National à Winnipeg.

Cet acte généreux a été loué grandement par les dames de la Société, et elles ne peuvent dire assez de bien des petits enfants de Lourdes.

Mater.

LE PONT PROVENCHER

Le nouveau pont Provencher est ouvert au public depuis quelques jours. L'ancien est fermé au traffic.

On dit qu'il s'écoulera assez de temps avant que l'approche de Winnipeg soit terminé et que les tramways passent sur le pont.

AVIS

Les personnes qui ont encore en leur possession des coupons pour le **lot de terre** qui était à rafler il y a quelques mois à l'hôpital de Saint-Boniface, obligeraient beaucoup les Rév. Soeurs Grises en les leur retournant, car on devra procéder à la rafle sous peu.

AFFAIRES MUNICIPALES

Pavage de la rue Marion

Le conseil de ville de Saint-Boniface a accepté la soumision de la compagnie Barrett, au montant de $80,000, pour pavage Tarvia de la rue Marion jusqu'aux cours à bestiaux.

Quelques échevins croient que le Tarvia n'est pas ce qu'il faut, et qu'il ne vaut pas le bitulitique. D'un autre côté on dit que le Tarvia a donné entière satisfaction dans plusieurs villes importantes des Etats-Unis et du Canada.

Un pavage de ce genre coûtera $20,000 moins cher.

LA L. D. C. F.

La retraite fermée, telle qu'annoncée par la Ligue des Demoiselles Catholique de Langue Française, a eu lieu à l'Académie Saint-Joseph, sous la direction du R. P. Féré, S.J., recteur du Collège Saint-Boniface.

Les retraitantes y sont venues en grand nombre, et toutes en sont sorties avec un esprit de retour, en se demandant pourquoi l'idée de faire de semblables retraites ne leur était pas venue plus tôt.

La Secrétaire.

ACADEMIE SAINT-JOSEPH

L'assemblée annuelle des anciennes élèves de l'Académie St-Joseph aura lieu le 10 août. Avis leur est donné de bien vouloir communiquer avec la secrétaire avant le 1er août et d'envoyer leur contribution à la secrétaire-trésorière.

Anna Baril,
90 rue Ritchot, St-Boniface
Tél. Main 3402.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

Rhumatisme sciatique. M. Jos. W. Bush, de Livermore, Pa., écrit: "Le Novoro du Dr Pierre est certainement un bon remède pour la sciatique. Pendant plus de deux mois j'étais allités par ce rhumatisme. Je pris le Novoro et suis bien maintenant." Ce remède herbeux, éprouvé par le temps, agit sur les organes vitaux et purifie le sang. Pour de plus amples informations s'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

SECOURS NATIONAL

Notre-Dame de Lourdes a expédié, dans le courant du mois dernier, 13 caisses d'oeufs dont la vente a été affectée à l'achat de choses utiles pour les affligés de France. De plus, une jolie somme de $40 a été donnée par les paroissiens de cette charitable paroisse.

Parmi les dames qui se sont dévouées à cette belle cause, nous remarquons: Mmes. Moreau, P. Bazin et Dompnier.

Aucun vermifuge ne vaut mieux que les Poudres de Miller contre les vers. A la vérité il y a même peu de remèdes qui possèdent autant de qualités. Les mères qui savent sa valeur y recourent dès le premier symptôme de l'apparition des vers, sachant que ce remède apportera immédiatement du soulagement au petit malade.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, St-Boniface, Man.

Nous invitons toutes les commissions scolaires à se mettre en relations avec nous, le plus tôt possible, afin de voir à l'engagement des institutrices.

Nous prions également les jeunes filles qui veulent enseigner de nous donner leurs nom et adresse, pour que nous leur trouvions des positions.

Les secrétaires de nos cercles locaux, sont instamment priés à nous faire connaître le résultat de l'élection des commissaires d'écoles, ce qui est très important pour nous.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.